Jiddu . Krishnamurti

De l'Éducation

Traduit de l'anglais par Carlo Suarès

Aux Éditions Delachaux/Niestlé (1970).

Quatrième de Couverture

Nous enseignons à nos enfants « quoi » penser de préférence à « comment » penser ; et l'auteur, ce philosophe indien bien connu, nous montre qu'il faut éveiller l'intuition plutôt que recueillir des données livresques.

L'éducation d'aujourd'hui est, pour Jiddu Krishnamurti (1895-1986), une faillite complète parce qu'elle accorde la primauté à la technique et qu'elle est incapable de résoudre nos conflits psychologiques. La vraie éducation doit aider à mûrir, à penser intelligemment et la maturité n'est pas une question d'âge mais elle vient de la compréhension.

Cet ouvrage montre aux pédagogues que « l'enseignement n'est pas un épanouissement de la personnalité du maître, mais l'abnégation de soi ».

Avertissement au lecteur

Le célèbre philosophe indien nous montre que le plus souvent on enseigne aux enfants quoi penser plutôt que comment penser et qu'il serait préférable d'éveiller l'intuition plutôt que recueillir des données livresques.

Chapitre I - L'éducation et le sens de la vie

Le voyageur qui fait le tour de la Terre constate à quel point extraordinaire la nature humaine est identique à elle-même aux Indes, en Amérique, en Europe, en Australie, partout. Et cela est surtout vrai dans les collèges et les universités. Nous sommes en train de produire, comme au moyen d'un moule, un type d'être humain dont l'intérêt principal est de trouver une sécurité, ou de devenir quelqu'un d'important, ou de passer agréablement son temps, en pensant le moins possible.

L'éducation conventionnelle ne nous permet d'atteindre que très difficilement à une pensée indépendante. La conformité mène à la médiocrité. Être différent du groupe ou résister au milieu n'est pas facile et est souvent dangereux dans la mesure où nous rendons un culte au succès. L'aspiration au succès - cette poursuite d'une récompense dans le monde matériel ou dans le monde soi-disant spirituel, qui est une recherche de sécurité extérieure ou intérieure, le désir d'un confort ou d'un réconfort - tout ce processus étouffe le mécontentement, met fin à la spontanéité, et engendre la peur. Et la peur bloque la compréhension intelligente de la vie. Puis, avec l'âge, s'installent la paresse de l'esprit et l'indifférence du cœur.

En recherchant le confort, nous trouvons en général un coin tranquille dans la vie, où existe un minimum de conflits, et ensuite nous craignons de sortir de cette réclusion. Cette peur de la vie, cette peur de la lutte et des expériences nouvelles, tue en nous l'esprit d'aventure. Toute notre éducation, toutes les influences de notre milieu nous font redouter d'être différents de nos voisins, redouter de penser en opposition aux valeurs établies de la société, et nous rendent faussement respectueux de l'autorité et de la tradition.

Il est heureux que quelques personnes sincères existent, qui acceptent d'examiner nos problèmes humains sans les préjugés de droite ou de gauche ; mais chez la majorité d'entre nous il n'y a pas un réel esprit de mécontentement, de révolte. Lorsque, sans intelligence, nous cédons au milieu, l'esprit de révolte qui est en nous doit forcément dépérir et, bien vite, nos responsabilités l'achèvent.

La révolte est de deux sortes: il y a la révolte violente qui n'est qu'une réaction inintelligente contre Tordre existant, et la profonde révolte psychologique de l'intelligence. L'on voit de nombreuses personnes ne se révolter contre les orthodoxies établies que pour tomber dans des orthodoxies nouvelles, dans de nouvelles illusions, dans des satisfactions personnelles inavouées. Ce qui se produit en général c'est que nous ne rompons avec un groupe ou un ensemble d'idéals que pour rejoindre un autre groupe et embrasser Je nouvelles idéologies. Nous créons ainsi un nouveau type de pensée, un moule contre lequel il nous faudra encore une fois nous révolter. Une réaction ne peut qu'engendrer une opposition ; toute réforme engendre la nécessité de nouvelles réformes.

La révolte intelligente n'est pas une réaction: elle accompagne la connaissance de soi, cette connaissance qui est perception aiguë de nos pensées et de nos sentiments. Ce n'est qu'en affrontant l'expérience telle qu'elle vient à nous, sans chercher à fuir ce qu'elle a de troublant, que nous réussissons à maintenir l'intelligence sur le qui-vive. Cette intelligence hautement éveillée est l'intuition, notre seul vrai guide dans la vie.

Or, quel est le sens de la vie? Quels sont les mobiles qui nous font vivre et lutter? Si nous n'avons été élevés que pour obtenir des honneurs, occuper de bons emplois, être efficients, dominer le plus possible, nos vies sont creuses et vides. Si nous n'avons été instruits que pour être des hommes de science, des universitaires plongés dans des volumes, ou des spécialistes de diverses connaissances, nous contribuons à la destruction et à la misère du monde.

La vie a, en fait, un sens plus élevé et plus vaste que tout cela, et de quelle valeur est notre éducation, si nous ne le découvrons jamais? Alors même que nous serions extrêmement instruits, nous n'aurions pas pour autant une intégration profonde de la

pensée et du sentiment, nos vies seraient encore incomplètes, contradictoires, déchirées par des peurs de toute sorte. Tant que l'éducation ne cultivera pas une vue intégrale de la vie, elle n'aura donc que peu de valeur.
Dans notre actuelle civilisation, nous avons divisé la vie en tant de compartiments que l'instruction n'a pas beaucoup de sens, si ce n'est celui d'enseigner une technique particulière ou une profession. Au lieu d'éveiller dans l'individu une intelligence intégrée, l'éducation l'encourage à se conformer à quelque modèle et, de ce fait, l'empêche de se comprendre lui-même en tant que processus total. Tenter de résoudre les nombreux problèmes de l'existence à leurs niveaux respectifs, isolés tels qu'ils sont dans leurs catégories, indique un manque complet de compréhension.
L'individu est composé d'entités différentes, mais accentuer leurs différences et encourager le développement d'un type défini, conduit à d'innombrables complexités et contradictions. L'éducation devrait produire l'intégration de ces entités séparées, car faute d'intégration la vie devient une succession de conflits et de douleurs. Que vaut la capacité des hommes de loi lorsqu'ils perpétuent les querelles? Que vaut la connaissance qui fait durer la confusion? Quelle valeur ont les compétences techniques et industrielles si nous les utilisons pour nous détruire les uns les autres? Quelle signification a notre existence si elle engendre la violence et l'affliction? Bien que nous puissions, peut-être, avoir de l'argent ou savoir en gagner, jouir de nos plaisir et de nos religions organisées, nous sommes dans de perpétuels conflits.
Il nous faut distinguer entre le personnel et l'individuel. Le personnel est l'accidentel: j'entends par là les circonstances de la naissance, le milieu dans lequel il se trouve que nous avons été élevés, avec son nationalisme, ses superstitions, ses distinctions de classes, ses préjugés. Le personnel ou accidentel n'est que momentané, encore que ce moment puisse durer toute une vie humaine ; et comme le système actuel est basé sur le personnel, l'accidentel, le momentané, il tend à pervertir la pensée et à inculquer des peurs auto-défensives.
Nous avons tous été entraînés, par l'éducation et le milieu, à rechercher un profit et une sécurité personnels, à nous battre pour cela. Bien que nous revêtions ce fait de noms agréables, nous avons été dressés à exercer des professions dans les cadres d'un système basé sur l'exploitation et sur les acquisitions qu'exige la peur. Une telle éducation doit nécessairement engendrer la confusion et la misère pour nous et pour le monde, car elle crée en chaque individu des barrières psychologiques qui l'isolent de ses semblables.
L'instruction ne doit pas être un simple entraînement de l'esprit. Entraîner l'esprit c'est le rendre efficient, ce n'est pas le mener à la plénitude. Un esprit qui n'a été que dressé est le prolongement du passé et, façonné de la sorte, ne peut jamais découvrir le neuf. Voilà pourquoi, en vue de savoir ce que doit être la vraie éducation, nous devrons nous interroger sur l'entière signification de la vie.
Pour la plupart d'entre nous, cette interrogation n'est pas d'une importance primordiale et nos systèmes d'éducation accordent la primauté à des valeurs secondaires qui aboutissent à nous rendre compétents en certaines matières. Bien que le savoir et l'efficience soient nécessaires, leur accorder la primauté ne conduit qu'à des conflits et à la confusion.
Il existe une efficience basée sur l'amour, qui va bien plus loin et qui est beaucoup plus grande que l'efficience de l'ambition. Sans l'amour qui engendre une compréhension intégrale de la vie, l'efficience conduit à la brutalité. N'est-ce point cela qui se produit partout dans le monde? Nos systèmes actuels d'éducation sont embrayés dans l'industrialisation et la guerre. Leur but principal est l'efficience. Nous sommes pris dans cette machine de cruelles concurrences et de destructions mutuelles. Et si l'éducation mène à la guerre, si elle nous apprend à détruire ou à être détruits, n'a-t-elle pas fait faillite?
Pour instaurer une éducation vraie, il est évident qu'il nous faut comprendre la signification de la vie dans sa totalité, et pour cela il nous faut être capables de penser,

non pas avec une consistance logique, mais directement et dans un esprit de vérité. Un penseur trop logique est en vérité irréfléchi car il se conforme à un modèle, il répète des phrases et sa pensée suit une ornière. Il est impossible de comprendre la vie d'une façon abstraite ou théorique. Comprendre la vie c'est nous comprendre nous-mêmes, et voilà le commencement et la fin de l'éducation.

La véritable instruction ne consiste pas à acquérir des connaissances, à enregistrer et cataloguer des faits, mais à voir la signification de la vie en tant que totalité. Or la totalité ne se laisse pas approcher par une de ses parties, et c'est cependant ce qu'essayent de faire les gouvernements, les religions organisées, les partis autoritaires.

La fonction de l'éducation est de créer des êtres humains intégrés, donc intelligents. Nous pouvons acquérir des diplômes et être mécaniquement efficients sans être intelligents. L'intelligence n'est pas une capacité d'emmagasiner des informations, elle n'a pas sa source dans des bibliothèques, et ne consiste pas non plus en brillantes réponses d'auto-défense ou en assertions agressives. Celui qui n'a pas étudié peut être plus intelligent que l'érudit. Nous avons érigé les examens et les grades universitaires en critérium d'intelligence et avons cultivé des esprits rusés, habiles à éviter nos problèmes vitaux. L'intelligence est la capacité de percevoir l'essentiel, le « ce qui est ». Éveiller cette capacité en soi-même et chez les autres, c'est cela l'éducation.

L'instruction devrait nous aider à découvrir des valeurs durables, de sorte que nous ne dépendions plus de formules et ne répétions plus de slogans. Elle devrait nous aider à briser nos barrières nationales et sociales au lieu de les renforcer, car ces barrières engendrent l'antagonisme entre l'homme et l'homme. Malheureusement, les systèmes actuels d'enseignement font de nous des êtres soumis, mécaniques et profondément frivoles. Bien qu'ils éveillent notre intellect, ils nous laissent intérieurement incomplets, cristallisés et stériles.

Si nous ne parvenons pas à une compréhension intégrée de la vie, nos problèmes individuels et collectifs ne feront que s'approfondir et s'étendre. Le but de l'éducation n'est pas de produire des érudits, des techniciens ou des quêteurs d'emplois, mais des hommes et des femmes intégrés et libérés de la peur, car ce n'est qu'entre de tels êtres que la paix pourra s'instaurer.

C'est en la compréhension de nous-mêmes que la peur cesse d'exister. Si l'individu doit être aux prises avec la vie d'instant en instant, s'il est obligé d'affronter ses complications, ses misères et ses soudaines exigences, il doit être infiniment souple et par conséquent libre de toute théorie et de tout modèle de pensée.

L'éducation ne devrait pas encourager l'individu à se conformer à la société ou à être négativement en harmonie avec elle, mais l'aider à découvrir les vraies valeurs qui surgissent lorsqu'un esprit, conscient de son propre conditionnement, examine une question en toute honnêteté. Lorsqu'il n'y a pas connaissance de soi, l'expression individuelle n'est qu'assertion personnelle avec tout ce que cela comporte de conflits agressifs et ambitieux. L'éducation devrait éveiller la capacité de se percevoir soi-même et non une complaisance pour l'expression de la personnalité.

A quoi bon apprendre, si dans le fait de vivre nous nous détruisons nous-mêmes? Et, comme nous subissons une succession interminable de guerres dévastatrices, il nous faut admettre qu'il y a quelque chose de radicalement faux dans la façon dont nous élevons nos enfants. Je crois que, pour la plupart, nous sommes conscients de ce fait, mais nous ne savons pas comment l'aborder.

Les systèmes - politiques ou éducatifs - ne se modifient pas mystérieusement ; ils se transforment lorsque se produit un changement fondamental en nous. L'individu est de première importance, non le système ; et lorsque l'individu ne se comprend pas en tant que processus total, aucun système, fût-il de droite ou de gauche, ne peut apporter au monde l'ordre et la paix.

Chapitre II - Ce qu'est le vrai enseignement

L'ignorant n'est pas celui qui manque d'érudition, mais celui qui ne se connaît pas lui-même et l'érudit est un sot lorsqu'il cherche l'entendement dans des livres, dans des connaissances, auprès d'autorités. L'entendement ne vient qu'à celui qui se connaît lui-même, c'est-à-dire qui a la perception de la totalité de son propre processus psychologique. Ainsi l'instruction, dans le vrai sens de ce mot, est la compréhension de soi, car c'est en chacun de nous que l'existence entière est ramassée.

Ce que, de nos jours, on appelle instruction est une accumulation de faits, un savoir livresque qui est à la portée de toute personne sachant lire. Une telle façon de s'instruire offre une forme subtile d'évasion, et, comme toutes les fuites hors de nous-mêmes, crée inévitablement un surcroît de misères. Nos conflits et notre état de confusion résultent des rapports faux que nous entretenons avec les gens, les choses, les idées, et tant que nous ne comprenons pas et ne modifions pas ces rapports, le fait d'apprendre, de recueillir des données, d'acquérir différentes sortes d'habiletés, ne peut que nous enfoncer davantage dans le chaos et la destruction.

Dans nos sociétés, telles qu'elles sont organisées, nous envoyons nos enfants à l'école pour qu'ils apprennent un art ou une science qui leur permettront un jour de gagner leur vie. Nous voulons faire de notre enfant d'abord et surtout un spécialiste et espérons ainsi lui donner une situation économique sûre. Mais est-ce que l'enseignement d'une technique nous rend capables de nous comprendre nous-mêmes?

Bien qu'il soit évidemment nécessaire de savoir lire et écrire, de posséder un métier et de pouvoir exercer une quelconque profession, est-ce que cette sorte de savoir engendre en nous la capacité de comprendre la vie? Bien sûr que non. Donc si la technique est notre seul but, nous nions manifestement l'essentiel de la vie.

La vie est douleur, joie, beauté, laideur, amour, et lorsque nous la percevons comme un tout, cette compréhension, à chaque niveau, crée sa propre technique. Mais le contraire n'est pas vrai: un savoir-faire ne peut jamais engendrer une compréhension créatrice.

L'éducation, de nos jours, est une faillite complète parce qu'elle accorde la primauté à la technique. En lui accordant cette importance excessive, nous détruisons l'homme. Cultiver la capacité et l'efficience sans comprendre la vie, sans avoir une perception compréhensive des démarches de la pensée et des désirs, c'est développer, notre brutalité, provoquer des guerres, et, en fin de compte, mettre en péril notre sécurité physique. Le développement exclusif de la technique a produit des savants, des mathématiciens, des constructeurs de ponts, des conquérants d'espace, mais comprennent-ils le processus total de la vie? Un spécialiste peut-il percevoir la vie en tant que totalité? Il le peut, s'il cesse d'être un spécialiste.

Le progrès technologique ne manque pas de résoudre des problèmes de certaines sortes, pour certaines personnes, à certains niveaux, mais il entraîne des conséquences plus vastes et plus profondes. Vivre à un certain niveau et négliger le processus total de la vie, c'est inviter la misère et la destruction. Le besoin le plus pressant, le problème le plus urgent pour chaque individu est d'avoir une compréhension intégrale de la vie, qui lui permettra d'affronter ses complexités sans cesse croissantes.

La connaissance technique, pour nécessaire qu'elle soit, ne résoudra en aucune façon nos conflits psychologiques, nos pressions intérieures ; et c'est parce que nous avons acquis le savoir sans appréhender le processus total de la vie, que la technologie est devenue un moyen de nous détruire nous-mêmes. L'homme qui sait faire éclater l'atome mais qui n'a pas d'amour en son cœur devient un monstre.

Nous choisissons une profession selon nos capacités, mais est-ce que suivre une vocation nous affranchira de nos conflits et de notre confusion? Une certaine forme d'entraînement technique semble nécessaire ; mais lorsque nous devenons des ingénieurs, des médecins, des comptables, où en sommes-nous? Est-ce que l'exercice d'une profession est l'accomplissement de la vie? Elle l'est apparemment, pour la

plupart d'entre nous. Nos diverses professions peuvent nous occuper la plus grande partie de nos existences ; mais les choses mêmes que nous produisons et qui nous enthousiasment tellement, sont celles qui causent nos destructions et nos misères. Notre comportement et nos valeurs transforment nos occupations et notre monde en instruments d'envie, d'amertume et de haine.

Sans connaissance de soi, tout ce qui nous occupe provoque une frustration avec ses inévitables conséquences dans toutes sortes de pernicieuses activités. La technique sans cette compréhension intérieure mène à l'inimitié et à une brutalité que nous recouvrons de phrases agréables à entendre. A quoi bon donner tant d'importance à la technique et devenir des entités efficientes si le résultat est une mutuelle destruction? Notre progrès matériel est prodigieux, mais il n'a fait qu'augmenter notre pouvoir de nous détruire l'un l'autre, et il y a la famine et la misère sur toutes les terres du monde. L'humanité n'est pas une espèce paisible et heureuse.

Lorsque la fonction est suprêmement importante, la vie devient morne et triste ; elle devient une routine mécanique et stérile, que nous fuyons en nous plongeant dans les distractions les plus variées. L'accumulation de faits enregistrés et le développement de capacités - que nous appelons instruction - nous a privés de la plénitude de la vie et de l'action intégrées. C'est parce que nous ne comprenons pas le processus total de la vie que nous nous accrochons à la capacité et à l'efficience, lesquelles prennent ainsi une importance écrasante. Mais le tout ne peut pas être compris à travers la partie ; il ne peut être compris que par l'action et l'expérience.

Un autre facteur dans cette culture de la technique est qu'elle nous donne un sens de sécurité, non seulement économique, mais psychologique aussi. Il est rassurant de savoir que l'on est efficient et capable. Savoir que nous pouvons jouer du piano ou construire une maison, cela nous donne une impression de vitalité, une indépendance agressive. Mais accorder de l'importance à notre capacité à cause du désir que nous avons d'une sécurité psychologique c'est nier la plénitude de la vie. Le contenu total de la vie ne peut jamais être prévu, il doit être perçu à nouveau d'instant en instant, mais nous redoutons l'inconnu, et à cause de cela nous établissons pour notre sauvegarde des zones de protections psychologiques sous formes de systèmes, de techniques et de croyances. Et, tant que nous chercherons une sécurité intérieure, le processus total de la vie nous échappera.

Une bonne éducation, tout en encourageant l'enseignement d'une technique, devrait accomplir quelque chose de bien plus important: elle devrait aider l'homme à connaître par expérience le processus intégré de la vie. C'est cette expérience directe qui mettra la capacité et la technique à leur vraie place. Car, en somme, si l'on a quelque chose à dire, le fait même de la dire crée le style, mais apprendre un style sans le sentir intérieurement, ne peut que mener à une expression artificielle.

Les ingénieurs, dans le monde entier, s'acharnent à concevoir des machines qui fonctionneront sans le concours humain. Dans une vie presque entièrement servie par des machines, que deviendraient les hommes? Ils auraient de plus en plus de loisirs sans savoir les employer avec sagesse et chercheraient des évasions dans l'érudition, dans des amusements abêtissants, dans des idéals.

Je crois que l'on a écrit de nombreux volumes sur l'idéal dans l'éducation, et pourtant notre confusion à ce sujet est plus grande qu'elle ne l'a jamais été. Il ne peut pas exister de méthode pour l'enseignement de l'intégration et de la liberté. Tant que ce sont les principes, les idéals, les méthodes qui nous importent, nous ne faisons rien pour aider l'individu à se libérer de sa propre activité égocentrique, avec ce qu'elle comporte d'angoisses et de conflits.

Aucun idéal, aucun plan utopique d'une Cité future ne provoqueront le bouleversement radical des cœurs qui est essentiel si l'on veut mettre fin à la guerre et éviter la destruction universelle. Aucun idéal ne peut modifier nos valeurs actuelles. Celles-ci ne peuvent être rejetées qu'au moyen d'une éducation vraie, basée sur la compréhension de

« ce qui est ».
Lorsque nous travaillons ensemble pour un idéal, pour un avenir, nous façonnons des individus selon notre conception du futur ; ils ne nous intéressent pas en tant qu'êtres humains car c'est notre idée de ce que ces individus devraient être qui, seule, nous intéresse. « Ce qui devrait être » devient beaucoup plus important pour nous que « ce qui est », c'est-à-dire l'individu avec ses complexités telles qu'elles existent. Mais si nous commençons à comprendre l'individu directement au lieu de le regarder à travers l'écran de ce que nous imaginons qu'il « devrait être », aussitôt, c'est « ce qui est » qui nous occupe. Et alors, nous ne cherchons plus à transformer l'individu et notre principal intérêt est de l'aider à se comprendre lui-même. En cela, il n'entre en jeu aucun mobile, aucun profit personnels. Si nous sommes pleinement conscients de « ce qui est », nous le comprenons et par conséquent nous en sommes libres ; mais pour être conscients de ce que nous sommes, nous devons cesser de nous efforcer d'atteindre quelque chose que nous ne sommes pas.
L'idéal n'a aucune place dans l'éducation car il empêche la compréhension du présent: l'on ne peut être conscient de « ce qui est » que lorsqu'on ne s'évade pas dans le futur. Être tourné vers le futur, s'efforcer d'atteindre un idéal, cela révèle une paresse d'esprit et le désir d'éviter le présent.
La poursuite d'une utopie préfabriquée n'est-elle pas une négation de la liberté et de l'intégration de l'individu? Lorsque l'on a un idéal en vue, un modèle, lorsque l'on a une formule de ce qui devrait être, ne mène-t-on pas une vie superficielle et automatique? Nous avons besoin, non pas d'idéalistes ou d'entités possédant un esprit mécanisé, mais d'êtres humains intégrés, intelligents et libres. Vouloir mettre en application un projet de société parfaite c'est se batailler et verser le sang pour ce qui « devrait être », tout en ignorant ce qui « est ».
Si les êtres humains étaient des entités mécaniques, des machines automatiques, le monde futur serait prévisible et des plans pour une utopie parfaite pourraient être dressés. Nous pourrions alors élaborer soigneusement les cadres d'une société future et nous orienter vers leur mise en exécution. Mais les êtres humains ne sont pas des machines que l'on puisse installer selon des conceptions définies.
Entre maintenant et le futur il y a un immense inconnu dans lequel de nombreuses influences agissent sur chacun de nous. En sacrifiant le présent au futur, nous poursuivons des moyens erronés en vue d'une fin que nous imaginons être probablement juste. Mais les moyens déterminent la fin ; et, d'ailleurs, qui sommes-nous pour décider ce que l'homme devrait être? De quel droit décidons-nous de le conformer à un quelconque modèle, que nous décrit tel ou tel livre, ou que déterminent nos ambitions, nos espoirs et nos craintes?
L'éducation telle que je l'entends ne s'appuie sur aucune idéologie, quelles que soient ses promesses au sujet d'une future utopie ; elle ne s'appuie sur aucun système, quelqu'intelligent qu'il soit et ne doit pas être un moyen de conditionner l'individu d'une façon ou d'une autre. L'éducation doit aider l'individu à mûrir librement, à s'épanouir en amour et en humanité. C'est à cela que nous devrions nous occuper et non pas à façonner l'enfant conformément à un modèle idéal.
Toute méthode qui classifie les enfants selon leurs tempéraments et leurs aptitudes ne fait que mettre en relief leurs différences et, de ce fait, engendre les antagonismes et encourage les divisions dans la société. Elle ne contribue donc pas à développer des êtres humains intégrés. Il est évident qu'aucune méthode et qu'aucun système ne peuvent servir de base à l'éducation dont je parle. La mise en application d'une méthode est l'indice d'une paresse d'esprit chez l'éducateur. Tant que l'éducation s'appuie sur des principes nettement établis, elle peut confectionner des hommes et des femmes très habiles, mais ne peut pas produire des êtres humains créatifs.
Seul l'amour peut engendrer la compréhension d'autrui. Où est l'amour, il y a communion instantanée avec l'autre, au même niveau et en même temps. C'est parce

que nous sommes si desséchés nous-mêmes, si vides et sans amour que nous avons permis aux gouvernements et aux systèmes de s'emparer de l'éducation de nos enfants et de la direction de nos vies ; mais les gouvernements veulent des techniciens efficients, non des êtres humains, car des êtres vraiment humains deviennent dangereux pour les États et pour les religions organisées. Voilà pourquoi les gouvernements et les Églises cherchent à contrôler l'éducation.

La vie ne se laisse pas conformer à un système ; on ne peut pas l'enfermer dans un cadre, quelque noble qu'il soit. Et un esprit qui n'a été entraîné qu'à la connaissance des faits est incapable d'aborder la vie avec toutes ses diversités, ses subtilités, ses profondeurs et ses altitudes. Lorsque nous instruisons nos enfants selon un système de pensée ou en appliquant une discipline définie, lorsque nous leur apprenons à penser dans des cadres compartimentés, nous les empêchons de devenir des hommes et des femmes intégrés, et par conséquent ils sont incapables de penser intelligemment, c'est-à-dire d'aborder la vie dans son unité.

Or la plus haute fonction de l'éducation est précisément de créer des individus intégrés, capables de considérer la vie dans son ensemble. L'idéaliste, tout comme le spécialiste, ne s'occupe pas de la totalité mais d'une partie seulement. Il ne peut pas y avoir d'intégration tant que l'on s'efforce d'agir conformément à un idéal. Et la plupart des éducateurs qui sont des idéalistes ont négligé l'amour. Leurs esprits et leurs cœurs sont secs. Pour étudier un enfant l'éducateur doit être sur le qui-vive, en état d'observation, et en même temps être lucide quant à son propre processus, ce qui exige bien plus d'affection et d'intelligence que d'inciter l'enfant à suivre un idéal.

Une autre fonction de l'éducation est de créer de nouvelles valeurs. Se borner à inculquer à l'esprit de l'enfant des valeurs établies c'est le conformer à un idéal, le conditionner, sans éveiller son intelligence. L'éducation est intimement reliée à la crise mondiale actuelle et l'éducateur qui perçoit les causes de cet universel chaos devrait se demander comment éveiller l'intelligence des jeunes et aider ainsi la nouvelle génération à circonscrire les conflits et les désastres. Il doit accorder toute sa pensée, tout son soin et son affection à la création d'un milieu adéquat et au développement de la compréhension, de sorte qu'en atteignant leur maturité les individus puissent aborder avec intelligence les problèmes qui surgiront devant eux. Mais, en vue de cette action, l'éducateur doit se comprendre lui-même au lieu de s'appuyer sur des idéologies, des systèmes, des croyances.

Cessons de penser en termes de principes et d'idéals. Occupons-nous des choses telles qu'elles sont. Car c'est cette considération de « ce qui est » qui éveille l'intelligence ; et l'intelligence de l'éducateur est bien plus importante que sa connaissance d'une nouvelle méthode d'éducation. Pour celui qui applique une méthode, même si celle-ci a été mise au point par une personne intelligente et réfléchie, c'est la méthode qui devient importante et l'enfant ne compte que par rapport à elle. On mesure et on classifie les enfants et ensuite on les instruit selon un code. Ce procédé peut être commode pour l'éducateur, mais ni l'application d'un système ni la tyrannie de l'opinion et de l'érudition ne peuvent créer des êtres humains intégrés.

L'éducation dans le vrai sens de ce mot consiste à comprendre l'enfant tel qu'il est, sans lui imposer l'image de ce que nous pensons qu'il devrait être. L'enfermer dans le cadre d'un idéal c'est l'encourager à s'y conformer, ce qui engendre en lui la peur en même temps qu'un perpétuel conflit entre ce qu'il est et ce qu'il devrait être. Et tous les conflits intérieurs ont une manifestation extérieure, dans la société. Tout idéal est une véritable barrière à la compréhension que nous pouvons avoir de l'enfant et à celle qu'il peut avoir de lui-même.

Les parents qui désirent réellement comprendre leur enfant ne le regardent pas à travers l'écran d'un idéal. S'ils l'aiment, ils l'observent, ils étudient ses tendances, son caractère, ses particularités. Seuls les parents qui n'aiment pas leur enfant lui imposent un idéal, car c'est alors leur ambition qu'ils s'efforcent de satisfaire en lui, voulant qu'il

devienne ceci ou cela. Si l'on aime, non pas l'idéal, mais l'enfant, il y a alors une possibilité de l'aider à se comprendre tel qu'il est.
Si l'enfant est menteur, par exemple, à quoi bon mettre devant lui l'idéal de vérité? Mais l'on doit découvrir les raisons pour lesquelles il ment. Pour aider l'enfant, on doit lui consacrer le temps qu'il faut pour l'étudier et l'observer. Et cela demande de la patience, de l'amour, de la constance. Mais lorsque l'on n'a ni amour ni compréhension, on contraint l'enfant à se fixer dans une certaine façon d'agir, que nous appelons idéal.
Un idéal est donc une évasion commode: l'éducateur qui a un idéal est incapable de comprendre ses élèves et de les diriger intelligemment, car, pour lui, le futur idéal, « ce qui devrait être », est bien plus important que l'enfant présent. La poursuite d'un idéal exclut l'amour, et sans amour aucun problème humain ne peut être résolu.
Le bon éducateur est celui qui ne s'attache pas à une méthode mais qui étudie chaque élève individuellement. Dans nos rapports avec les enfants et les adolescents nous n'avons pas affaire à des mécaniques qui peuvent être rapidement réparées, mais à des êtres vivants impressionnables, versatiles, sensitifs, craintifs, affectueux. Et pour nous en occuper, il nous faut posséder une grande compréhension, la force de la patience et de l'amour. Lorsque celles-ci nous font défaut, nous avons recours à des remèdes faciles et rapides et espérons en obtenir des résultats merveilleux et automatiques. Si nous sommes distraits, mécanisés dans notre comportement et dans nos actions, nous reculons devant tout appel qui nous dérange et auquel nous ne pouvons pas répondre par des automatismes. Et c'est là une de nos plus grandes difficultés en éducation.
L'enfant est le résultat à la fois du passé et du présent. Il est donc déjà conditionné. Si nous lui transmettons notre arrière-plan de conditionnement, nous perpétuons en même temps son conditionnement et le nôtre. Il ne peut y avoir de transformation radicale que lorsque nous comprenons notre conditionnement et en sommes libres. Entreprendre des discussions sur l'éducation cependant que nous sommes conditionnés nous-mêmes est tout à fait futile.
Lorsque les enfants sont jeunes, nous devons naturellement les protéger des dangers matériels et éviter qu'ils se sentent physiquement dans un état d'insécurité. Mais, malheureusement, nous ne nous en tenons pas là. Nous voulons modeler leur façon de penser et de sentir, nous voulons les former selon nos aspirations et nos intentions. Nous cherchons à nous accomplir en nos enfants, à nous perpétuer à travers eux. Nous construisons des murs autour d'eux, nous les conditionnons par nos croyances, nos idéologies, nos craintes et nos espoirs. Et ensuite nous pleurons et prions lorsqu'ils sont tués ou mutilés dans des guerres, ou lorsque les expériences de la vie les font souffrir.
Ces expériences de la vie, qui feront souffrir nos enfants mal préparés à les recevoir, ne leur apprendront pas la liberté, mais au contraire renforceront leur volonté égocentrique. Le moi est fait d'une série de réactions défensives et expansives et son épanouissement est toujours contenu dans ses propres projections et dans les identifications qui lui sont agréables. Tant que nous traduisons l'expérience en termes égocentriques, en « moi » et « mien », tant que le moi, l'ego, se maintient à travers ses réactions, l'expérience ne peut pas être libre de conflits, de confusion, de douleur. La liberté ne survient que lorsque l'on comprend le processus du moi, du sujet qui subit l'expérience. Ce n'est que lorsque le moi, avec ses réactions accumulées, n'est plus le sujet qui subit l'expérience, que l'expérience assume une signification entièrement différente et devient création.
Si nous voulons aider l'enfant à se libérer des façons d'être du moi, qui causent tant de souffrance, chacun de nous doit commencer par modifier profondément son attitude et ses rapports avec l'enfant. Les parents et les éducateurs, par leur pensée et leur comportement, peuvent aider l'enfant à se libérer et à s'épanouir en amour et en humanité.
L'éducation, telle qu'on la pratique actuellement, n'encourage en aucune façon la compréhension des tendances héréditaires et des influences du milieu qui conditionnent

le cœur et l'esprit, et entretiennent la peur. Par conséquent elle ne nous aide pas à transpercer ces conditionnements et à faire éclore des êtres humains intégrés. Toute forme d'éducation qui s'applique à une partie de l'homme et non pas à l'homme total, mène inévitablement à de nouveaux conflits et à des souffrances plus grandes.
Ce n'est que dans la liberté individuelle que l'amour et l'humain peuvent fleurir ; et seule une éducation basée sur la connaissance de soi peut offrir cette liberté. Ni la parfaite adaptation à la société actuelle, ni la promesse d'une utopie future ne peuvent donner à l'individu la vision intérieure qui lui est nécessaire pour sortir de l'état de conflit.
Le bon éducateur, sachant ce qu'est la liberté intérieure, aide chaque élève individuellement à observer et à comprendre les valeurs et les contraintes sociales qu'il projette ; il l'aide à prendre conscience des influences extérieures qui le conditionnent et qui agissent sur lui ; il l'aide à voir que ses propres désirs contribuent à limiter son esprit et à engendrer la peur ; il l'aide, au fur et à mesure de son développement, à s'examiner et à se percevoir dans ses rapports avec toute chose ; car c'est l'aspiration à une réalisation personnelle qui suscite les conflits et les souffrances.
Et, il est certes possible d'aider l'individu à percevoir, sans conditionnement, les valeurs durables de la vie. Certains pourront objecter que ce complet développement de l'individu conduirait au chaos ; mais est-ce vrai? Le monde est déjà dans un état de confusion, et cela s'est produit parce que l'individu n'a pas appris à se comprendre lui-même. Tandis qu'on lui a accordé certaines libertés superficielles, on lui a enseigné à se conformer, à accepter des valeurs consacrées.
Contre cet enrégimentement, beaucoup de personnes se révoltent ; mais, malheureusement, leur révolte n'est qu'une réaction qui se conditionne elle-même et ne fait qu'obscurcir l'existence. Le bon éducateur, sachant que l'esprit a une tendance à réagir, aide les jeunes à modifier les valeurs établies, non pas en réagissant, mais en apprenant à être conscients du processus total de la vie. Une complète coopération entre l'homme et l'homme n'est pas possible sans l'intégration qu'une éducation adéquate peut contribuer à éveiller dans l'individu.
Pourquoi sommes-nous si sûrs qu'il est impossible, pour nous et pour la nouvelle génération, de provoquer une modification fondamentale dans les rapports humains, grâce à une éducation appropriée? Nous ne l'avons jamais essayé, et, comme la plupart d'entre nous semblent redouter l'éducation dont je parle, nous ne sommes pas enclins à l'essayer. Tout en évitant d'examiner la question à fond, nous affirmons que la nature humaine ne peut pas être changée, nous acceptons les choses telles qu'elles sont et encourageons l'enfant à s'adapter à la société actuelle ; nous le conditionnons selon notre façon de vivre, et faisons des vœux pour qu'il s'en tire le mieux possible. Mais est-ce qu'un tel façonnement basé sur nos valeurs en cours, qui nous mènent à la guerre et à la famine, peut être appelé éducation?
Ne nous faisons pas d'illusions en pensant que ce conditionnement développera l'intelligence et instaurera le bonheur. Si nous demeurons craintifs, dénués d'affection, désespérément apathiques, cela indique que nous n'avons pas vraiment le désir d'encourager l'individu à s'épanouir en amour et en humanité, mais que nous préférons le voir prendre la suite des misères dont nous nous sommes chargés et dont il fait lui-même partie.
Conditionner l'enfant jusqu'à lui faire accepter son milieu tel qu'il est, est une évidente sottise. Tant que nous n'introduirons pas un changement radical dans l'éducation, nous serons directement responsables de la perpétuation du chaos et de la misère. Et lorsque survient enfin une révolution monstrueuse et brutale, elle ne fait que donner la possibilité à un autre groupe de personnes d'exploiter à leur tour sans pitié. Chaque groupe au pouvoir met en action ses propres moyens d'oppression, soit par la persuasion psychologique, soit par la force brutale.
Pour des raisons politiques et industrielles, la discipline est devenue un facteur important dans la structure sociale actuelle, et c'est à cause de notre désir d'être

psychologiquement en sécurité que nous acceptons et pratiquons diverses formes de contraintes. Elles garantissent un résultat, et nous estimons la fin plus importante que les moyens, bien que ce soient les moyens qui déterminent la fin.
Un des dangers de la discipline est que le système devient plus important que les êtres humains qui y sont enfermés. Il se transforme en un succédané de l'amour et c'est parce que nos cœurs sont vides que nous nous attachons à lui. La liberté ne se fait jamais jour à travers des disciplines, à travers des résistances. Elle n'est pas un but, une fin à atteindre: la liberté est au début, non à la fin, elle ne se situe pas dans quelque idéal lointain.
Liberté ne veut pas dire occasion trouvée de satisfaire un goût personnel ou de négliger le respect d'autrui. L'éducateur sincère protégera l'enfant et l'aidera de toutes les façons possibles à se développer dans le sens d'une liberté réelle ; mais il lui sera impossible de le faire s'il est lui-même inféodé à une quelconque idéologie, s'il est en aucune façon dogmatique, ou mû par une recherche personnelle.
La sensibilité ne peut jamais être éveillée par la contrainte. L'on peut obliger l'enfant à se tenir tranquille, mais agir de la sorte c'est ne pas avoir rencontré face à face cela même qui fait que l'enfant est obstiné, insolent, etc. La domination engendre l'antagonisme et la peur. Les récompenses et les punitions, sous n'importe quelle forme, ne font qu'asservir et alourdir l'esprit, et si c'est cela que nous voulons, l'éducation par la contrainte est un procédé excellent.
Mais une telle éducation ne nous aide pas plus à comprendre l'enfant qu'elle ne peut construire un milieu où le sens de séparation et la haine ont cessé d'exister.
L'amour que l'on a pour l'enfant contient à lui seul en puissance toute l'éducation. Mais la plupart d'entre nous n'aiment pas leurs enfants ; ils ont de l'ambition pour eux, ce qui revient à dire qu'ils en ont pour eux-mêmes, personnellement. Malheureusement, nous nous donnons tant à faire avec les occupations de l'esprit que nous avons peu de temps pour les élans du cœur. Après tout, discipline veut dire résistance, et la résistance peut-elle jamais engendrer l'amour? La discipline ne peut que construire des murs autour de nous ; elle n'engendre pas l'entendement ; car la compréhension est le fruit de l'observation, de la recherche, lorsque tous les préjugés ont été mis de côté.
La discipline est un moyen facile d'avoir l'enfant en main, mais elle ne l'aide pas à comprendre les problèmes que pose la vie. Une certaine forme de contrainte, une discipline comportant des punitions et des récompenses peuvent être nécessaires pour maintenir l'ordre et une tranquillité apparente, lorsqu'un grand nombre d'élèves se trouvent entassés dans une classe ; mais un bon éducateur, n'ayant à s'occuper que d'un petit nombre d'élèves, aurait-il besoin d'un régime d'oppression, poliment intitulé discipline? Si les classes sont peu nombreuses et que le maître peut accorder toute son attention à chaque enfant, l'observer et l'aider, la contrainte ou la domination ne sont évidemment nécessaires sous aucune forme. Si, dans un tel groupe, un élève persiste à créer du désordre, et est déraisonnablement chahuteur, l'éducateur doit s'enquérir de la cause de sa mauvaise conduite, qui peut être un mauvais régime alimentaire, un manque de repos, des conflits familiaux ou quelque peur secrète.
Implicite dans l'éducation dont je parle, est la culture de la liberté et de l'intelligence, qui est impossible sous quelque forme de contrainte qu'accompagne la peur. Après tout, le rôle de l'éducateur est d'aider l'élève à comprendre les complexités de son être entier. Exiger de lui qu'il refoule une partie de sa nature au bénéfice d'une autre, c'est créer en lui un interminable conflit, lequel aboutit à des conflits sociaux. C'est l'intelligence qui engendre l'ordre, non la discipline.
La conformité et l'obéissance n'ont aucune place dans une éducation vraie. La coopération entre le maître et l'élève est impossible s'il n'existe pas une affection réciproque, un mutuel respect. Lorsque les signes du respect pour ses aînés sont exigés de l'enfant, ils deviennent en général une simple habitude, une série de gestes purement extérieurs et la peur assume l'aspect de la vénération. Sans respect et considération pour

autrui, il n'y a pas de relation vivante possible, surtout lorsque le maître n'est que l'instrument de son propre savoir.
Si le maître exige le respect de ses élèves et en a très peu pour eux, cela provoquera évidemment de l'indifférence et un manque de déférence. Si l'on n'a pas d'égards pour la vie humaine, le savoir ne conduit qu'à la destruction et à la misère. La culture du respect pour autrui est un élément essentiel de l'éducation, mais si l'éducateur ne possède pas lui-même cette qualité, il ne peut pas aider ses élèves à atteindre une vie intégrée.
L'intelligence est la perception de l'essentiel, et pour discerner l'essentiel il faut être libre des obstacles que projette l'esprit à la recherche de sa propre sécurité et de son confort. La peur est inévitable tant que l'esprit est à la recherche d'une sécurité ; et lorsque les êtres humains sont enrégimentés sous quelque forme que ce soit, l'acuité de l'esprit et l'intelligence sont détruites.
Le but de l'éducation est d'établir des rapports intelligents, non seulement entre un individu et l'autre, mais aussi entre l'individu et la société en général ; et c'est pourquoi il est essentiel que l'éducation, d'abord et surtout, aide à la fois le maître et l'élève à comprendre leurs propres processus psychologiques.
L'intelligence consiste à se comprendre, et à aller au-dessus et au delà de soi-même ; mais il ne peut pas y avoir d'intelligence tant que subsiste la peur, laquelle pervertit l'intelligence et est une des causes de l'action égocentrique.
La discipline peut refouler la peur, mais ne la déracine pas, et les connaissances superficielles que nous dispense l'instruction moderne ne font que l'enfoncer en nous plus profondément.
Au cours de notre jeunesse, dans la plupart de nos foyers et de nos écoles, on nous instille la peur. Ni les parents ni les maîtres n'ont la patience, le temps ou la sagesse de dissiper les craintes instinctives de l'enfance, lesquelles, au fur et à mesure que nous grandissons, dominent notre comportement et notre jugement, et créent un grand nombre de problèmes. L'enseignement dont je parle doit prendre en considération cette question, car la peur pervertit toute notre notion de l'existence. Être affranchi de la peur est le commencement de la sagesse, et une éducation digne de ce nom provoque en nous cette libération qui, seule, peut éveiller une intelligence assez profonde pour être créatrice.
La récompense ou la punition pour une action quelle qu'elle soit, ne fait que renforcer l'égocentrisme. Agir pour le compte et dans l'intérêt d'autrui, au nom de la patrie ou de Dieu, conduit à la peur, et la peur ne peut pas être à la base d'une action juste. Si nous voulons aider un enfant à avoir des égards pour les autres, nous ne devons pas le soudoyer en invoquant l'amour, mais lui expliquer ce qu'est le respect d'autrui, en y mettant la patience et le temps qu'il faut.
Il n'y a pas de respect pour autrui lorsqu'intervient l'idée de récompense, car l'avantage que l'on y cherche ou la punition que l'on redoute deviennent bien plus importants que le sentiment du respect. Si nous n'avons pas de respect pour l'enfant, mais agissons sur lui par des promesses et des menaces, nous développons en lui à la fois le sens d'acquisition et la peur. Parce que nous avons été instruits nous-mêmes à agir en vue d'obtenir des résultats, nous ne voyons pas qu'il peut exister une action libre de tout désir d'acquisition.
Un enseignement véritable encourage la réflexion personnelle et le respect d'autrui sans stimulants et sans menaces d'aucune sorte. Aussitôt que nous cessons de rechercher des résultats immédiats, nous commençons à voir combien il est important que l'éducateur et l'enfant soient tous deux affranchis de la peur des punitions et de l'espoir des récompenses, ainsi que de toute autre forme de contrainte. Mais la contrainte subsistera tant que l'autorité interviendra dans les relations mutuelles.
S'assujettir à l'autorité offre de nombreux avantages à ceux qui pensent en termes de profits et de mobiles personnels. Mais l'éducation basée sur l'avancement individuel et le bénéfice ne peut que construire une structure sociale de concurrence, d'antagonismes

et de brutalité. C'est dans une société de cette sorte que nous avons été élevés, et notre état d'hostilité et de confusion est évident.
Nous avons appris à nous conformer à une autorité ou à un maître, à un livre ou à un parti, parce que cela nous est avantageux. Les spécialistes de toutes les différentes activités de la vie, depuis le prêtre jusqu'au bureaucrate, manipulent l'autorité et nous assujettissent. Les gouvernements ou les instructeurs qui emploient la contrainte ne peuvent pas obtenir, dans les relations humaines, la coopération nécessaire au bien-être de la société.
Si nous voulons que s'établissent des rapports de vérité entre les êtres humains, nous ne devons user ni de contrainte ni même de persuasion. Comment l'affection et une coopération sincère peuvent-elles exister entre ceux qui exercent le pouvoir et ceux qui le subissent? Mais en considérant sans passion cette question de l'autorité et ses nombreuses implications, en voyant que le seul désir de puissance est en soi destructif, il se produit une compréhension spontanée de tout le processus de l'autorité. Dès l'instant que nous écartons l'idée d'autorité, nous nous trouvons associés les uns aux autres, et alors la coopération et l'affection mutuelle deviennent possibles.
Le véritable problème de l'éducation, est l'éducateur. S'il use d'autorité comme moyen pour se dégager, pour se réaliser lui-même, si l'enseignement est pour lui une expansion personnelle, même un petite groupe d'élèves peut devenir l'instrument de son ambition. Mais un simple accord intellectuel, ou verbal, sur les effets paralysants de l'autorité, serait sot et vain: il nous faut avoir une vision profonde des motifs secrets de l'autorité et de la domination. Si nous voyons que l'intelligence ne peut jamais être éveillée par la contrainte, la conscience même de ce fait, réduira nos peurs en cendres, et nous commencerons alors à cultiver un milieu nouveau qui sera contraire à l'ordre social actuel et le transcendera considérablement.
Pour comprendre le sens de la vie, de ses conflits et de ses douleurs, il nous faut penser indépendamment de toute autorité, y compris celle des religions organisées. Mais si, dans notre désir d'aider l'enfant, nous plaçons devant lui des exemples impressionnants, nous n'éveillons en lui que la peur, l'imitation et différentes formes de superstitions.
Les personnes de tendance religieuse essayent d'imposer à leurs enfants les espoirs et les craintes qu'elles ont reçu de leurs propres parents ; et les personnes anti-religieuses sont également désireuses d'influencer leurs enfants et de leur faire accepter leur façon particulière de penser. Nous voulons tous que nos enfants adoptent notre forme de culte et qu'ils prennent à cœur les idéologies que nous avons choisies. Il est si facile de s'embourber dans des images et des formulaires, inventées par nous-mêmes ou par d'autres! C'est pourquoi il est nécessaire d'être toujours attentif et en éveil.
Ce que nous appelons religion n'est que croyance organisée, avec accompagnement de dogmes, de rituels, de mystères et de superstitions. Chaque religion a ses livres sacrés, ses médiateurs, ses prêtres et ses façons de menacer et de dominer. Nous avons, pour la plupart, été conditionnés en fonction de tout cela, et c'est ce que l'on appelle une éducation religieuse. Mais ce conditionnement dresse l'homme contre l'homme, et engendre l'antagonisme, à la fois parmi les croyants et contre les autres appartenances. Bien que toutes les religions affirment qu'elles rendent un culte à Dieu et proclament que nous devons nous aimer les uns les autres, elles instillent la peur, en se servant de leurs doctrines basées sur la récompense et le châtiment. Et leurs dogmes rivaux perpétuent les suspicions et les luttes.
Dogmes, mystères, rituels: rien de tout cela ne conduit à une vie spirituelle. L'éducation religieuse, dans le vrai sens de ce mot, consiste à encourager l'individu à comprendre les rapports qu'il entretient avec ses semblables, avec les objets, avec la nature. Il n'y a pas d'existence sans relation, et sans la connaissance de soi toutes les relations, personnelles et collectives, sont des causes de conflits et de douleurs. Certes, il est impossible d'expliquer pleinement tout cela à l'enfant ; mais si l'éducateur et les parents saisissent profondément tout ce que comportent les relations humaines, ils pourront, par leur

attitude, leur comportement et leur langage, faire comprendre à l'enfant, sans trop de mots et d'explications, ce qu'est une vie spirituelle.
Notre soi-disant culture religieuse décourage l'interrogation et le doute, et pourtant ce n'est qu'en examinant le sens et la portée des valeurs que la société et la religion ont établies autour de nous, que nous commençons à découvrir le vrai. La fonction de l'éducateur est d'être profondément conscient de ses propres pensées et de ses sentiments ; il peut ainsi abandonner les valeurs qui lui ont donné la sécurité et le réconfort, et aider les autres à prendre conscience d'eux-mêmes-et à connaître leurs aspirations et leurs craintes.
C'est pendant la période de croissance qu'il faut veiller à empêcher les déformations. Et si nous, qui sommes plus âgés, avons assez d'entendement, nous pouvons aider les jeunes à s'affranchir des entraves que la société leur impose, ainsi que des obstacles qu'ils projettent au-devant d'eux-mêmes. Si les jeunes n'ont pas l'esprit et le cœur façonnés par des préconceptions religieuses et des préjugés, ils demeurent libres de découvrir, par la connaissance d'eux-mêmes, ce qui est au-dessus et au delà d'eux-mêmes.
La vraie religion n'est pas un ensemble de croyances et de rituels, d'espérances et de craintes. Et si nous permettons à l'enfant de grandir sans ces influences gênantes, alors, peut-être, en mûrissant, commencera-t-il à s'enquérir de la nature de la réalité, de Dieu. Voilà pourquoi, en élevant l'enfant, il est nécessaire d'avoir une grande pénétration d'esprit.
La plupart des personnes qui ont une tendance à être religieuses, qui parlent de Dieu et de l'immortalité, ne croient pas profondément à la liberté individuelle et à l'intégration. La vraie religion est pourtant la culture de la liberté dans la recherche de la vérité. Il ne peut pas y avoir de compromis avec la liberté. Pour l'individu, une liberté partielle n'est pas une liberté du tout. Un conditionnement, de quelque sorte qu'il soit, politique ou religieux n'est pas la liberté et n'apportera jamais la paix.
La vraie religion n'est pas une forme de conditionnement. C'est un état de tranquillité en lequel est la réalité, Dieu. Mais cet état créatif ne peut entrer en existence que lorsqu'il y a connaissance de soi et liberté. La liberté engendre la vertu, et sans vertu il n'y a pas de tranquillité. L'esprit immobile n'est pas un esprit conditionné, il n'est pas discipliné ou entraîné à être immobile. L'immobilité ne survient que lorsque l'esprit comprend son propre processus, qui est le processus du moi.
Les religions organisées sont les pensées congelées des hommes, avec lesquelles ils construisent des temples et des églises. Elles sont devenues la consolation des timorés et l'opium de ceux qui sont dans la détresse. Mais Dieu, mais la vérité, est bien au delà de la pensée et des sollicitations émotionnelles. Les parents et les éducateurs qui découvrent et réalisent le processus psychologique de la peur et de la souffrance, devraient pouvoir aider les jeunes à observer et à comprendre leurs propres conflits et leurs épreuves.
Si nous, qui sommes plus âgés, pouvions aider les enfants, au fur et à mesure qu'ils grandissent, à penser clairement et sans passion, à aimer et à ne pas provoquer d'animosité, qu'y aurait-il de plus à faire? Mais si nous nous sautons constamment à la gorge, si nous sommes incapables d'instaurer l'ordre et la paix dans le monde en nous changeant nous-mêmes profondément, de quelle valeur sont les livres sacrés et les mythes des diverses religions?
La véritable éducation religieuse consiste à aider l'enfant à prendre intelligemment conscience de lui-même, à discerner sans le secours d'autrui le transitoire du réel, et à aborder la vie avec désintéressement. Et n'y aurait-il pas plus de sens à commencer la journée, à la maison ou à l'école, avec une pensée sérieuse ou une lecture ayant une profondeur et un intérêt réels, plutôt que de marmonner des mots ou des phrases si souvent répétés?
Les générations passées, avec leurs ambitions, leurs traditions et leurs idéologies, ont

amené la misère et la destruction au monde. Peut-être la génération qui vient, grâce à une éducation adéquate, pourra-t-elle mettre fin à ce chaos et construire un ordre social plus harmonieux. Souhaitons que les jeunes aient un réel désir de connaître ; qu'ils cherchent constamment la vérité au sujet de chaque chose, de la politique, de la religion, de ce qui est personnel et de ce qui relève du milieu ; et alors la jeunesse aura un grand rôle à jouer et l'on pourra s'orienter vers un monde meilleur.
La plupart des enfants sont curieux de nature ; ils veulent savoir ; mais leurs questions pressantes sont étouffées par nos assertions pompeuses, notre impatiente supériorité, notre façon négligente de faire taire leur curiosité. Nous n'encourageons pas leur désir de nous interroger, souvent nous redoutons leurs questions ; nous n'alimentons pas leur inquiétude, car nous avons nous-mêmes cessé d'explorer. La plupart des parents et des éducateurs redoutent le mécontentement des jeunes ; il jette le trouble là où était la sécurité. On encourage par conséquent les jeunes à réprimer cette tendance, grâce à un emploi sûr, un héritage, un mariage et la consolation d'un dogme religieux. Les aînés, ne connaissant que trop bien les différentes façon d'émousser l'esprit et le cœur, s'emploient à rendre leurs enfants aussi inertes qu'ils le sont eux-mêmes, en leur imposant les autorités, les traditions et les croyances qu'eux-mêmes ont acceptées.
Ce n'est qu'en encourageant l'enfant à mettre en question tout ce qu'on lui donne à lire, à s'interroger sur la portée réelle des valeurs établies, des traditions, des formes de gouvernement, des croyances religieuses, etc., que l'éducateur et les parents pourront espérer éveiller et entretenir son sens critique et l'acuité de sa pénétration.
Les jeunes, pour peu qu'ils soient vivants, sont pleins d'espoir et de mécontentement ; et ils doivent l'être, sans quoi ils seraient déjà vieux et morts. Et les vieux sont les révoltés du passé mais qui étouffèrent avec succès cette flamme en trouvant la sécurité et le confort d'une façon ou d'une autre, lis sont avides d'une permanence pour eux-mêmes et pour leur famille, ils désirent ardemment trouver une certitude dans quelque idéal, dans leurs relations, dans leurs possessions ; et dès l'instant, alors, qu'ils ressentent ce mécontentement intérieur, ils s'absorbent dans leurs responsabilités, dans leurs occupations, ou dans n'importe quoi, en vue d'échapper à ce trouble si gênant.
C'est le temps de la jeunesse qui est celui du mécontentement ; celui où nous ne sommes satisfaits ni de nous-mêmes ni du monde qui nous entoure. Nous devrions apprendre à penser clairement et sans détours, de façon à n'être, intérieurement, ni soumis ni craintifs. L'indépendance n'est pas pour cette section colorée de la mappemonde que nous appelons notre pays, mais pour nous-mêmes en tant qu'individus ; et, bien que nous soyons extérieurement dépendants les uns des autres, cette mutuelle dépendance ne devient pas cruelle et oppressive si nous sommes, intérieurement, affranchis du désir d'acquérir du pouvoir, de l'autorité, une situation.
Il nous faut comprendre le vrai mécontentement, que la plupart d'entre nous redoutent. Ce mécontentement pourrait causer un apparent désordre. Mais s'il conduit, ainsi qu'il devrait le faire, à la connaissance de soi et à l'abnégation, il est susceptible de créer un nouvel ordre social et une paix durable. Avec l'abnégation survient une joie immense.
Le mécontentement est la voie de la liberté ; mais afin de pouvoir enquêter sans détours sur la vérité, l'on doit éliminer toutes ces diversions émotionnelles qui si souvent prennent la forme de réunions politiques, de slogans, de cris répétés, de recherches de gourous, de soumissions à des guides spirituels, d'orgies religieuses de toutes sortes. Ces évasions émoussent l'esprit et le cœur. Elles nous retirent tout discernement, de sorte que nous nous laissons aisément façonner par les circonstances et par la peur. C'est l'ardente investigation et non l'imitation facile de la multitude qui engendrera une nouvelle compréhension de la vie.
Les jeunes se laissent entraîner si vite par le prêtre ou le politicien, par le riche ou le pauvre, à penser d'une certaine façon! Mais un enseignement approprié devrait les aider à se méfier de ces influences et à éviter de répéter des mots d'ordre à la façon de perroquets ou de tomber dans les pièges de l'avidité, fût-elle la leur ou celle d'autrui. Ils

ne doivent pas permettre à l'autorité de paralyser leurs esprits et leurs cœurs. Se mettre à la remorque d'une personnalité, quelque forte qu'elle soit, ou se laisser attirer par une idéologie, ce ne sont pas là les moyens de créer un monde paisible.
Lorsque nous quittons le collège ou l'université, nous mettons en général nos livres de côté et pensons en avoir fini avec l'instruction. Certains, au contraire, se sentant stimulés et désirant agrandir le champ de leur pensée, continuent à lire et à absorber ce que d'autres ont dit et s'adonnent à la connaissance. Tant que nous rendrons un culte à la connaissance et à la technique comme moyens de parvenir au succès ou à la domination, nous vivrons au milieu de cruelles concurrences, d'antagonismes et de luttes incessantes pour le pain quotidien.
Tant que nous prendrons le succès pour but, nous ne serons pas affranchis de la peur, car le désir de réussir engendre inévitablement la crainte d'échouer. Voilà pourquoi l'on ne devrait pas enseigner aux jeunes le culte du succès. La plupart des personnes recherchent le succès sous une forme ou une autre, que ce soit sur un court de tennis, dans le monde des affaires, ou en politique. Nous voulons tous être parmi les premiers, et ce désir ne cesse d'engendrer des conflits en nous-mêmes, ainsi qu'entre nous et nos voisins. Il mène à la compétition, à l'envie, à l'animosité et finalement à la guerre.
Tout comme les anciennes générations, les jeunes recherchent le succès et la sécurité. Encore qu'ils puissent commencer par éprouver un certain mécontentement, ils deviennent bientôt respectables et ont peur de dire non à la société. Les murailles de leurs propres désirs se referment graduellement sur eux et ils se mettent alors au pas et prennent en main les rênes de l'autorité. Leur mécontentement, qui était la flamme même de l'esprit de recherche et de la compréhension, s'éteint et meurt, et, à sa place, s'installe le désir d'une bonne situation, d'un riche mariage, d'une carrière brillante, bref, la soif d'une sécurité de plus en plus certaine.
Il n'y a pas de différence essentielle entre les vieux et les jeunes. Les uns, comme les autres, sont esclaves de leurs désirs et de leurs jouissances. La maturité n'est pas une question d'âge: elle vient avec la compréhension. L'ardent esprit de recherche est peut-être plus accessible aux jeunes, car les vieux ont souvent été malmenés par la vie: les conflits les ont usés et la mort, sous différentes formes, les attend. Cela ne veut pas dire qu'ils soient incapables de mener à fond une recherche, mais que cela leur est plus difficile.
Beaucoup d'adultes manquent de maturité, sont assez enfantins, et c'est là une des causes qui contribuent à la confusion et à la misère du monde. Ce sont les vieux qui sont responsables de la crise économique et morale actuelle, et l'une de nos malheureuses faiblesses est de vouloir que d'autres viennent agir pour nous et modifier le cours de nos vies. Nous attendons que des jeunes se révoltent et construisent un monde nouveau, cependant que nous demeurons inactifs, n'étant pas sûrs du résultat.
C'est la sécurité et le succès que la plupart d'entre nous recherchent. Et un esprit qui aspire à la sécurité, qui est avide de succès, n'étant pas intelligent, ne se prête à aucune action intégrée. Il ne peut y avoir d'action intégrée que pour l'homme pleinement conscient de son conditionnement, de ses préjugés raciaux, nationaux, politiques et religieux, c'est-à-dire l'homme qui réalise que les voies de l'ego sont toujours séparatives.
La vie est un puits aux eaux profondes, L'on peut s'y présenter avec des petits seaux et ne tirer que peu, ou avec de grands récipients et extraire des eaux abondantes qui nourriront substantiellement. C'est le temps de la jeunesse qui est celui des recherches. C'est celui où l'on veut faire l'expérience de tout. L'école devrait aider les jeunes à découvrir leurs vocations et leurs responsabilités et non pas simplement leur farcir l'esprit de faits et de connaissances techniques ; elle devrait être le bon sol dans lequel ils pourraient grandir sans peur, heureux, intégralement. Instruire un enfant, c'est l'aider à comprendre la liberté et l'intégration. Pour qu'existe la liberté, il faut de l'ordre, l'ordre que seule la vertu peut réaliser. Quant à l'intégration, elle ne peut se produire que

dans l'extrême simplicité. En partant de nos innombrables complexités, nous devons grandir vers la simplicité. Nous devons devenir simples dans notre vie intérieure et dans nos besoins extérieurs.
L'enseignement, de nos jours, se préoccupe de l'efficience extérieure et néglige complètement, ou pervertit délibérément, la nature intérieure de l'homme. Il ne développe qu'une parue de l'homme et laisse le reste traînailler tant bien que mal, de sorte que notre confusion intérieure, nos antagonismes profonds, nos peurs secrètes, prédominent dans le social, quelles que soient la noblesse ou l'habileté qui ont présidé à sa structure. Lorsque les bases de l'éducation sont erronées, les hommes se détruisent les uns les autres et la sécurité physique pour chaque individu est supprimée. Instruire dans le vrai sens du mot, c'est aider l'étudiant à comprendre son propre processus, dans sa totalité. Car ce n'est que l'intégration de l'esprit et du cœur dans l'action quotidienne qui suscite l'intelligence et une transformation intérieure.
Tout en offrant des informations et un entraînement technique, l'instruction devrait développer une vision intégrée de la vie ; elle devrait aider l'élève à reconnaître et à démolir en lui-même toute distinction sociale, tout préjugé, et à décourager l'esprit d'acquisition à la poursuite du pouvoir et de la domination. Elle devrait encourager l'observation féconde de soi et la participation à la vie dans sa totalité, ce qui veut dire ne pas accorder d'importance à la partie, au « moi », au « mien », mais aider l'esprit à aller au dessus et au delà de lui-même, dans la découverte du réel.
La liberté ne commence qu'avec la connaissance de soi dans la vie quotidienne, c'est-à-dire dans les relations que l'on a avec les gens, les choses, le monde des idées et la nature. Si l'éducateur aide réellement l'élève à réaliser son intégration, il ne peut se laisser aller à donner une importance fanatique ou déraisonnable à un aspect particulier de l'existence. C'est la compréhension du processus total de la vie qui provoque l'intégration. Lors-qu'existe la connaissance de soi, le pouvoir de créer des illusions cesse, et alors seulement est-il possible à la réalité, ou Dieu, d'être.
Il est nécessaire que les êtres humains soient intégrés s'ils veulent sortir d'un état de crise et surtout de la crise mondiale actuelle sans être brisés. Par conséquent, le principal problème qui se pose aux maîtres et aux parents qui s'intéressent réellement à l'éducation, est comment développer des individus intégrés. Pour le faire, il est évident que l'éducateur doit être lui-même intégré. Donc, un enseignement basé sur de vraies valeurs est de la plus haute importance, non seulement pour les jeunes, mais aussi pour la génération plus âgée si celle-ci est disposée à apprendre et n'est pas trop cristallisée. Ce que nous sommes nous-mêmes est beaucoup plus important que la question traditionnelle sur ce qu'il convient d'enseigner à l'enfant. Et si nous aimons nos enfants, nous veillerons à ce qu'ils aient les éducateurs qu'il faut.
L'enseignement ne devrait pas devenir une profession pour spécialistes. Lorsque cela arrive, ce qui est souvent le cas, l'amour disparaît, or l'amour est essentiel dans le processus d'intégration. Pour être intégré, l'on doit être libéré de la peur. N'avoir aucune peur c'est être indépendant, sans brutalité, sans mépris pour les autres. Cette indépendance est le facteur essentiel de la vie. Sans amour, nous ne pouvons examiner et résoudre aucun de nos nombreux conflits ; sans amour, l'acquisition de connaissances ne fait qu'ajouter à la confusion et conduire à une auto-destruction.
L'être humain intégré parviendra à la technique grâce à l'expérience, car l'impulsion créatrice élabore sa propre technique, et c'est là le plus grand art. Lorsqu'un enfant a l'impulsion créatrice de peindre, il peint, il ne se préoccupe pas de la technique. De même, ceux qui affrontent l'expérience de la vie et qui, « par conséquent », enseignent, sont les seuls vrais maîtres et ils créeront, eux aussi, leur propre technique.
Tout cela a l'air d'être simple, mais est en vérité une profonde révolution. Si nous y pensons sérieusement, nous pouvons voir l'extraordinaire effet que cela aurait sur la société. Dans l'état actuel des choses, la plupart d'entre nous sont vidés, à quarante-cinq ou cinquante ans, par l'esclavage de la routine. A cause de notre soumission, de notre

crainte, de notre docilité, nous nous sentons finis, bien que nous luttions encore dans une société qui n'a que très peu de sens, sauf pour ceux qui y dominent et qui y sont en sûreté. Si l'éducateur voit cela et affronte réellement cette expérience, alors, quels que soient son tempérament et ses capacités, son enseignement ne sera pas une affaire de routine mais deviendra l'instrument d'une aide efficace.
Pour comprendre l'enfant, nous devons l'observer pendant qu'il joue, l'étudier dans les différentes manifestations de son caractère ; nous ne devons pas projeter sur lui nos préjugés, nos espoirs et nos craintes, ni le façonner selon nos désirs. Si nous jugeons constamment l'enfant en fonction de ce qui nous plaît et nous déplaît personnellement, nous créons forcément des barrières et des obstacles dans nos rapports avec lui et dans ses relations avec le monde. Malheureusement, la plupart d'entre nous désirent adapter l'enfant, de façon à satisfaire leurs vanités et leurs tempéraments particuliers. Nous trouvons du réconfort et du plaisir dans la possession exclusive et la domination.
Cette façon de se comporter n'est pas un état de libres relations mais de contrainte. Il est donc essentiel de comprendre le difficile et complexe désir de domination. Il assume des formes nombreuses et subtiles, et, sous son aspect respectable d'équité et de justice, s'enracine avec obstination. Le désir de « servir » qu'accompagne la soif inconsciente de dominer, est difficile à examiner clairement. Peut-il y avoir de l'amour lorsqu'il y a le désir de possession? Pouvons-nous être en communion avec ceux que nous cherchons à régenter? Dominer une personne c'est se servir d'elle pour une satisfaction personnelle et où l'on se sert de quelqu'un, il n'y a pas d'amour.
L'amour fait naître le respect, non seulement pour les enfants, mais pour chaque être humain. A moins que nous ne soyons profondément touchés par ce problème, nous ne résoudrons jamais la question de l'enseignement. Une simple instruction technique n'engendre que la brutalité, donc pour élever nos enfants, il nous faut être sensibles à tout le mouvement de la vie. Ce que nous pensons, ce que nous faisons, ce que nous disons, importe infiniment, car c'est cela qui crée le milieu, et le milieu peut aider ou entraver l'enfant.
Il est évident, donc, que ceux qui sont profondément intéressés par ce problème, devront commencer par se comprendre eux-mêmes et, de ce fait, aider à transformer la société. Ils engageront directement leur responsabilité dans la mise en œuvre d'une nouvelle éducation. Si nous aimons nos enfants, ne trouverons-nous pas le moyen de mettre fin à la guerre? Mais si nous ne faisons qu'employer le mot amour, sans contenu, le problème si complexe de la misère humaine subsistera. L'issue de ce problème réside en nous-mêmes. Nous devons commencer à comprendre nos relations avec nos semblables, avec la nature, avec les idées et les objets, car, sans cette compréhension, il n'y a pas d'espoir, il n'y a pas d'issue aux conflits et aux misères.
Élever un enfant exige une observation intelligente et un soin attentif. Les experts, avec leurs connaissances, ne peuvent jamais remplacer l'amour des parents. Mais la plupart des parents corrompent leur amour avec leurs craintes et leurs ambitions, qui conditionnent et déforment la vision de l'enfant. Si peu d'entre nous savent aimer! Par contre, nous sommes très absorbés par les apparences de l'amour.
La structure culturelle et sociale actuelle n'aide pas l'individu à trouver la liberté et l'intégration. Et si les parents sont tant soit peu sincères et désirent vraiment que leurs enfants se développent jusqu'à atteindre leur plénitude intégrale, ils doivent commencer par modifier l'influence de la maison et organiser des écoles avec des éducateurs ayant le même point de vue.
L'influence de la maison et celle de l'école ne doivent être contradictoires en aucune façon. Donc, aussi bien les parents que les éducateurs doivent commencer par se ré-éduquer eux-mêmes. La contradiction qui existe si souvent entre la vie privée de l'individu et sa vie en tant que membre d'un groupe, le met dans un état perpétuel de conflit intérieur et de conflit dans ses relations avec le monde. Ce conflit est envenimé et nourri par le mauvais enseignement en vigueur, à la confusion duquel contribuent les

gouvernements et les Églises avec leurs doctrines contradictoires. L'enfant est divisé intérieurement depuis le début, et cela aboutit à des désastres personnels et sociaux.
Si ceux d'entre nous qui, aimant leurs enfants, voient l'urgence de ce problème et y mettent leur esprit et leur cœur, alors, pour peu nombreux que nous soyons, nous pourrons, grâce à un enseignement approprié et à un milieu familial intelligent, aider à se développer des êtres humains intégrés. Mais si, comme tant d'autres, nous remplissons nos cœurs d'habiles constructions de l'esprit, nous continuerons à voir nos enfants périr dans des guerres, par la famine, ou à la suite de leurs propres conflits psychologiques.
La vraie instruction commence avec la transformation de nous-mêmes. Il nous faut nous ré-éduquer afin d'apprendre à ne nous entretuer pour aucune cause, quelque juste qu'elle soit, pour aucune idéologie, quelque prometteuse qu'elle puisse nous apparaître en vue du bonheur futur du monde. Nous devons apprendre à avoir de la compassion, à nous contenter de peu et à rechercher le Suprême, car là seulement est le vrai salut de l'humanité.

Chapitre III - Intellect, autorité et intelligence

Bien des personnes pensent que la suppression de l'analphabétisme dans le monde apporterait une solution à nos problèmes humains. Mais cette idée est fausse et on l'a déjà vu car les personnes soi-disant instruites ne sont pas des êtres paisibles et intégrés et sont responsables elles aussi de la misère commune.

L'enseignement véritable est celui qui éveille l'intelligence et préside à l'épanouissement d'une vie intégrée. C'est le seul qui puisse créer une nouvelle culture et un monde paisible. Mais, pour mettre en œuvre cette nouvelle forme d'éducation, il nous faut prendre un nouveau départ, sur une base entièrement différente de celle qui existe.

Avec le monde qui croule autour de nous, nous discutons sur des théories, sur de vaines questions politiques, et jouons avec des réformes superficielles. Est-ce que cela n'indique pas un manque total de réflexion ? Certaines personnes seront d'accord sur ce point, mais continueront à agir exactement comme elles l'ont fait jusqu'ici. C'est bien là qu'est la tristesse de l'existence. Lorsque nous entendons une vérité et n'agissons pas en conséquence, elle devient un poison pour nous, et ce poison se répand, propageant des troubles psychologiques, des déséquilibres et des maladies. Ce n'est que par l'éveil de l'intelligence créatrice dans les individus qu'il devient possible d'instaurer une vie paisible et heureuse.

Ce n'est pas en remplaçant un gouvernement par un autre, un parti par un autre, une classe par une autre, que nous deviendrons intelligents. Jamais une révolution sanglante ne résoudra nos problèmes. Seule une profonde révolution intérieure qui modifie toutes nos valeurs peut créer un milieu nouveau, une structure sociale éclairée. Et une telle révolution ne peut se faire que par vous et par moi, car aucun ordre nouveau ne naîtra tant qu'individuellement nous n'aurons pas démoli nos propres barrières psychologiques et ne serons pas libres.

Nous pouvons, sur le papier, tracer le schéma d'une brillante utopie, d'un « brave monde nouveau », mais le sacrifice du présent à un futur inconnu ne résoudra certainement jamais aucun de nos problèmes. Il y a tant d'éléments qui interviennent entre le présent et le futur que personne au monde ne peut savoir ce que sera l'avenir. Ce que nous pouvons et devons faire, si nous sommes sincères, c'est nous attaquer dès maintenant à nos problèmes et ne pas les renvoyer à un lendemain. L'éternité n'est pas dans un futur, elle est maintenant. Nos problèmes existent dans le présent et ce n'est que dans le présent qu'ils peuvent être résolus.

Ceux pour qui cette question est grave se régénéreront eux-mêmes. Se régénérer c'est rompre avec les valeurs créées par les désirs agressifs d'auto-protection. La connaissance de soi est le début de la liberté. Ce n'est qu'en nous connaissant nous-mêmes que nous pourrons apporter au monde l'ordre et la paix.

Or, certains peuvent demander : « Que peut faire un seul individu pour modifier le cours de l'Histoire ? Peut-il accomplir quoi que ce soit, simplement par sa façon de vivre ? ». Il est certain qu'il le peut. Vous et moi n'allons évidemment pas arrêter les guerres dans l'immédiat ni créer une entente instantanée parmi les nations, mais du moins pouvons-nous apporter au monde quotidien avec lequel nous sommes en relation, un changement radical qui aura son propre effet.

Un individu éclairé peut agir sur de vastes groupes de personnes, mais à la condition qu'il n'aspire pas à des résultats. Pour celui qui pense au bénéfice ou aux effets de son action, une vraie transformation intérieure est impossible.

Les problèmes humains ne sont pas simples, mais au contraire très complexes. Pour les comprendre, il faut beaucoup de patience et de pénétration, et il est de la plus haute importance que nous, en tant qu'individus, les comprenions et les résolvions pour nous-mêmes. Ils ne peuvent pas être compris au moyen de formules faciles ou de slogans ni être résolus à leur propre niveau par des spécialistes, lesquels n'étant compétents qu'en un seul domaine, ne font qu'augmenter la confusion et la misère déjà existantes^ Nos

nombreux problèmes ne peuvent être r compris et résolus que lorsque nous sommes conscients de nous-mêmes en tant que processus total, c'est-à-dire lorsque nous comprenons toute notre structure psychologique ; et aucune religion, aucun leader politique ne peuvent nous donner la clé de cette compréhension. Pour nous comprendre nous-mêmes, il nous faut être conscients de nos relations, non seulement avec les personnes, mais aussi avec les possessions, les idées et la nature. Si nous voulons réaliser une vraie révolution dans les relations humaines — qui sont la base de toute société — il faut que se produise une modification fondamentale de nos valeurs et de nos points de vue. Mais nous évitons d'affronter ces nécessaires transformations et essayons de modifier le monde par des révolutions politiques, lesquelles sont toujours sanglantes et provoquent des désastres.

Les relations établies sur des sensations ne peuvent jamais être un moyen de s'affranchir du moi et de ses activités qui nous enferment en nous-mêmes et nous enchaînent. Toute relation est un miroir en lequel le moi et nos activités peuvent nous apparaître. L'on ne peut comprendre la façon d'être du moi que par ses réactions au cours de ses rapports avec quelque chose ou quelqu'un. Et alors seulement, peut-on s'en dégager d'une façon créatrice.

Pour transformer le monde, nous devons d'abord être régénérés intérieurement. Rien ne peut être accompli par la violence, par la « liquidation » des uns ou des autres. Nous pouvons peut-être trouver un soulagement temporaire en adhérant à des groupes, en étudiant des méthodes de réformes sociales et économiques, en promulgant des lois ou en priant; mais quoi que nous puissions faire en l'absence de la connaissance de soi et de l'amour qui lui est inhérent, nos problèmes ne cesseront de s'élargir et de se multiplier. Par contre, si nous appliquons nos esprits et nos cœurs à la tâche de nous connaître, nous résoudrons, sans aucun doute, nos nombreux conflits et nos tourments.

L'éducation moderne fait de nous des entités irréfléchies. Elle ne nous aide que très peu à découvrir nos vocations personnelles. Nous passons certains examens et ensuite, avec un peu de chance, obtenons des emplois, lesquels représentent souvent une interminable routine qui remplit le reste de nos existences. Même si nous n'aimons pas notre travail, nous sommes obligés d'y rester attelés car nous n'avons pas d'autre moyen de gagner notre vie. Peut-être désirerions-nous avoir des occupations tout autres, mais nos engagements et nos responsabilités nous retiennent et, de plus, nous nous sommes laissés canaliser par nos angoisses et nos peurs. Étant frustrés, nous cherchons des évasions dans la boisson, les plaisirs, la politique ou dans quelque religion.

Lorsque nos ambitions sont contrecarrées, nous donnons une importance exagérée à ce qui devrait être normal et devenons la proie de déformations psychologiques. Tant que nous n'aurons pas une compréhension profonde de notre façon de vivre et d'aimer, de nos désirs politiques, religieux et sociaux, avec leurs exigences et leurs résistances, nous aurons, dans nos relations, des problèmes de plus en plus nombreux, qui nous conduiront à la misère et à la destruction. L'ignorance est une insuffisante connaissance des façons d'être du moi. Cette ignorance ne peut pas être dissipée par des activités et des réformes superficielles, mais par une constante perception des mouvements, des réactions et des réponses du moi dans toutes ses relations.

Ce dont nous devons nous rendre compte c'est que nous ne sommes pas seulement conditionnés par le milieu: nous « sommes » le milieu ; nous ne sommes pas une chose différente de lui. Nos pensées et nos réactions sont conditionnées par les valeurs que la société, dont nous sommes partie intégrante, nous a imposées.

L'individu ne voit pas qu'il est le milieu dans sa totalité parce qu'en chacun de nous existent plusieurs entités lesquelles évoluent autour du moi, de l'ego. L'ego est composé de ces entités, et celles-ci ne sont que des désirs ayant assumé des formes variées. De cette agglomération de désirs, surgit la figure centrale, le penseur, la volonté du « moi » et du « mien », et une division s'établit ainsi entre le moi et le non-moi (milieu, société). Cette séparation est le début d'un conflit, intérieur et extérieur.

La perception de ce processus entier, de ce qui est conscient et aussi de ce qui est caché, est la méditation. Et, grâce à cette méditation, le moi avec ses désirs et ses conflits est dépassé. La connaissance de soi est nécessaire pour se libérer des influences et des valeurs qui donnent asile au moi ; et en cette liberté, en elle seulement, est la création, la vérité, Dieu — donnez-lui le nom que vous voudrez.
L'opinion et la tradition façonnent nos pensées et nos sentiments depuis l'âge le plus tendre. Les influences et les impressions immédiates produisent un effet puissant et durable, qui imprime une forme particulière à toute notre vie, consciente et inconsciente. Une certaine conformité nous est imposée dès l'enfance par l'éducation et par l'impact de la société.
Le désir d'imiter est un facteur très puissant dans nos vies, non seulement aux niveaux superficiels, mais profondément. Nous n'avons à peu près aucune pensée et aucun sentiment indépendants. Lorsqu'il leur arrive de se faire jour, ce ne sont encore que des réactions personnelles d'opposition faites à l'image de ce que nous prétendons nier, et où, par conséquent, il n'y a pas de liberté.
Les philosophies et les religions exposent différentes méthodes grâce auxquelles on est censé parvenir à la réalisation de la vérité ou de Dieu. Et pourtant, s'exercer à une méthode, quelque bénéfique qu'elle puisse nous sembler dans la vie quotidienne, c'est se priver de pensée et d'intégration. Le besoin profond de se conformer — qui est un désir de sécurité — engendre la peur et fait remonter au premier plan les autorités politiques et religieuses, les leaders et les héros, lesquels encouragent l'esprit de soumission et nous dominent subtilement ou grossièrement. Mais le refus de se conformer n'est qu'une réaction contre l'autorité et ne nous aide en aucune façon à devenir des êtres intégrés. Les réactions n'ont pas de fin et ne mènent qu'à d'autres réactions.
La conformité, avec ses courants de peurs secrètes, est un emprisonnement de l'être. Mais une perception simplement intellectuelle de ce fait ne libère pas. Ce n'est qu'en étant conscient de ces entraves dans toutes les couches de notre conscience que nous pouvons nous en défaire sans créer de nouvelles obstructions plus profondes.
Lorsque nous sommes intérieurement en état de dépendance, la tradition a une grande emprise sur nous ; et l'esprit qui pense selon des voies traditionnelles ne peut pas découvrir ce qui est neuf. En nous conformant, nous devenons des imitateurs médiocres, les rouages d'une cruelle machine sociale. C'est ce que nous pensons nous-mêmes qui importe, et non ce que d'autres voudraient nous faire penser. Lorsque nous nous conformons à une tradition, nous devenons bien vite de simples copies de ce que nous sommes censés devoir être.
Cette imitation de ce qui est censé devoir être engendre la peur. Et la peur tue toute pensée créatrice, elle ôte à l'esprit et au cœur cette vivacité qui nous permettrait d'appréhender la vie dans sa pleine signification. Nous devenons alors insensibles à nos propres afflictions, aux misères des autres, aux sourires des gens qui passent, au vol des oiseaux. La peur, consciente et inconsciente, a beaucoup d'origines différentes et il nous faut être intensément attentifs pour nous débarrasser de toutes ces causes. La peur ne peut être éliminée ni par des disciplines, ni par une sublimation, ni par aucun autre acte de volonté : ce sont ses motifs qui doivent être recherchés et compris. Et cela exige de la patience et une lucidité à laquelle ne doit se mêler aucun jugement, en bien ou en mal.
Il est relativement facile de comprendre et de dissoudre nos peurs conscientes. Mais la plupart d'entre nous ne découvrent même pas leurs peurs inconscientes, car nous ne leur permettons pas de venir à la surface. Et lorsque, en de rares occasions, elles affleurent la conscience, nous nous hâtons de les recouvrir et de nous en évader. Les peurs cachées révèlent souvent leur présence dans des rêves ou d'autres formes d'émissions et elles causent des détériorations et des conflits plus graves que ceux occasionnés par les peurs superficielles.
La plus grande partie de nos vies psychiques, loin d'être en surface, est cachée à des profondeurs qui échappent à l'observation. Si nous voulons que nos peurs secrètes

remontent à la surface et se dissolvent, notre conscience consciente doit, à cet effet, être calme et non pas affairée selon son habitude. Alors ces peurs affleurent et doivent être observées sans intervention ni résistance, car toute condamnation ou toute justification ne peuvent que les renforcer. Pour être complètement affranchis de la peur, il nous faut être conscients de son influence obscurcissante, et seule une observation aiguë et constante peut nous révéler ses nombreuses causes.

Une des conséquences de la peur est l'acceptation de l'autorité dans les affaires humaines. L'autorité est créée par notre désir d'avoir raison, d'être en sécurité, de vivre confortablement, de n'être pas troublés par des conflits conscients. Mais rien de ce qui résulte de la peur ne peut nous aider à comprendre nos problèmes, encore même que la peur puisse se déguiser en respect et soumission envers les soi-disant sages. Le sage n'use pas d'autorité et l'homme qui a de l'autorité n'est pas un sage. La peur sous n'importe quelle forme nous empêche de nous comprendre nous-mêmes et de comprendre nos relations avec le monde.

Suivre une autorité c'est rejeter l'intelligence. Accepter une autorité c'est se soumettre à la domination ; c'est se laisser subjuguer par un individu, un groupe ou une idéologie religieuse ou politique. Et cette sujétion est un déni à soi-même, non seulement d'intelligence mais aussi de liberté. L'acceptation d'une foi ou d'un système idéologique est une réaction de protection. Cette soumission à l'autorité peut nous aider temporairement à camoufler nos difficultés et nos problèmes de façon à ne plus les voir, ce qui ne fait que les intensifier. Et, dans ce processus, la liberté et la connaissance de soi sont abandonnées.

Quel compromis peut-il y avoir entre la liberté et l'acceptation de l'autorité? Ceux pour qui ce compromis existe ne sont pas authentiquement sincères lorsqu'ils déclarent vouloir trouver la connaissance de soi et la liberté. Nous avons l'air de croire que la liberté est un but ultime et qu'en vue de nous libérer il nous faut d'abord nous soumettre à diverses formes d'oppression et d'intimidation. Nous espérons atteindre la liberté en nous conformant à quelque chose, mais les moyens ne sont-ils pas aussi importants que la fin? Ne façonnent-ils pas la fin?

Pour réaliser la paix, il nous faut employer des moyens pacifiques. Si les moyens sont violents, comment la fin ne le serait-elle pas? Si la fin est la liberté, le début doit être libre, car la fin et le commencement sont un. Il ne peut y avoir de connaissance de soi et d'intelligence que lorsqu'il y a liberté dès le premier pas; et la liberté est niée par l'acceptation de l'autorité.

Nous rendons un culte à l'autorité sous ses différentes formes : connaissance, succès, pouvoir, etc. Nous imposons notre autorité aux jeunes et, en même temps, redoutons celles qui nous dominent. Pour l'homme qui n'a pas une vision intérieure, le pouvoir extérieur et sa propre situation assument une très grande importance. Dès lors, l'individu s'assujettit de plus en plus à l'autorité et à la contrainte, et devient l'instrument de quelqu'un.

Nous pouvons voir ce processus partout autour de nous : dans les moments de crise les nations démocratiques se comportent comme les régimes totalitaires, oubliant leur démocratie et imposant par la force une conformité à leurs ressortissants. Si nous pouvions comprendre la contrainte qui se cache derrière notre désir de dominer ou d'être dominés, peut-être serions-nous libérés des effets paralysants de l'autorité. Nous avons le désir immodéré de posséder une certitude, d'avoir raison, d'atteindre le succès, de savoir; et ce désir d'une sécurité, d'une permanence, construit en nous-mêmes l'autorité de notre propre expérience, cependant qu'à l'extérieur il crée l'autorité de la société, de la famille, de la religion, etc. Mais ignorer simplement l'autorité et se débarrasser de ses symboles extérieurs n'a que très peu de sens.

Rompre avec une tradition et se conformer à une autre; abandonner un maître et en suivre un autre; tout cela n'est que gestes superficiels. S'il nous faut être conscients de tout le processus de l'autorité; s'il nous faut le percevoir dans ses mobiles

psychologiques ; s'il nous faut comprendre et dépasser la soif de certitude; c'est alors une lucidité extensive et pénétrante qui doit agir; cette liberté est nécessaire dès le début, elle n'est pas une fin.
Le désir de certitude, de sécurité, est un des majeurs mobiles du moi; son incitation pressante doit être constamment surveillée et l'on ne doit pas se borner à le détourner dans une autre direction, ni à le couler dans un moule que l'on a choisi. L'ego, le « moi », le « mien » est très fort chez la plupart d'entre nous; qu'il dorme ou qu'il veille, il est toujours sur le qui-vive, toujours en train de se renforcer. Mais lorsque existe une perception aiguë du moi et du fait que toutes ses activités, quelque subtiles qu'elles soient, mènent inévitablement à des conflits et à des souffrances, cette soif de certitude, cette volonté de durer, arrivent à leur terme. L'on doit être constamment attentif si l'on veut que le moi révèle ses procédés et ses stratagèmes; mais lorsque nous commençons à les comprendre et à comprendre les implications de l'autorité, ainsi que tout ce qui est inclus dans notre acceptation ou dans notre refus de nous y soumettre, nous sommes déjà en train de nous en affranchir.
Tant que l'esprit accepte de se laisser dominer et régenter pour apaiser son désir de sécurité, il ne peut se produire aucun dépassement du moi et de ses problèmes; et c'est pour cela que l'on ne peut pas se libérer du moi par les dogmes ou les croyances organisées que l'on appelle religions. Dogmes et croyances ne sont que projections de nos esprits. Les rituels, les puja, les méthodes de méditation, les mots et phrases constamment répétés, bien qu'ils puissent produire certains résultats agréables, ne libèrent pas l'esprit du moi et de ses activités. Car le moi est essentiellement le produit de la sensation.
Dans des moments de souffrance, nous nous tournons vers ce que nous appelons Dieu, qui n'est qu'une image de nos propres esprits ; ou encore nous trouvons des explications réconfortantes qui nous satisfont pour un temps. Les religions que nous pratiquons sont créées par nos espoirs et nos craintes, par notre désir de nous rassurer dans une sécurité intérieure. Et, avec le culte de l'autorité — celle d'un sauveur, d'un maître ou d'un prêtre — surviennent la soumission, la servitude et l'imitation. Nous sommes ainsi exploités au nom de Dieu comme nous le sommes au nom de partis et d'idéologies — et nous continuons à souffrir.
Nous sommes tous des êtres humains, quel que soit le nom que nous nous donnions, et la souffrance est notre lot. La douleur nous est commune à tous, à l'idéaliste et au matérialiste. L'idéaliste s'évade de « ce qui est », et le matérialiste a une autre façon de nier la profondeur insondable du présent. Chacun d'eux a ses moyens propres d'éviter les problèmes complexes de la souffrance. Ils sont tous deux consumés de désirs, d'ambitions et de conflits, et leurs façons de vivre n'engendrent pas la tranquillité. Ils sont tous deux responsables de la confusion et de la misère du monde. Or, lorsque nous sommes dans un état de conflit, de souffrance, il n'y a pas de compréhension. L'action qui résulte de cet état ne peut qu'ajouter à la confusion et à la douleur, malgré toute l'habileté et le soin que nous puissions y mettre. Pour comprendre le conflit et ainsi s'en libérer, il faut une claire perception du processus conscient et inconscient de l'esprit.
Aucun idéalisme, aucun système, aucune doctrine d'aucune sorte ne peuvent nous aider à découvrir les activités profondément cachées de l'esprit. Au contraire, toute formulation ou conclusion empêchera cette découverte. La poursuite de ce qui devrait être, l'attachement à des principes, à des idéologies, la définition d'un but : tout cela mène à des illusions. Si nous devons nous connaître, une certaine spontanéité est nécessaire, une liberté d'observer ; et cela n'est pas possible lorsque l'esprit est prisonnier de valeurs superficielles, idéalistes ou matérialistes.
Y — Exister veut dire être en relation. Que nous appartenions ou non à une religion organisée, que nous soyons mondains ou absorbés par quelque idéal, notre souffrance ne peut être résolue que par la compréhension de nous-mêmes en état de relation. Seule la connaissance de soi peut apporter à l'homme la tranquillité et le bonheur, car cette

connaissance est le début de l'intelligence et de 1'intégration. L'intelligence n'est pas un simple ajustement ni une culture de l'esprit ni l'acquisition de connaissances : c'est la capacité de comprendre les manières d'être de la vie; c'est la perception des vraies valeurs.
- L'éducation moderne, en développant l'intellect, offre un nombre de plus en plus grand de théories et de faits, sans engendrer la compréhension du processus total de l'existence humaine. Nous sommes hautement intellectuels, nous avons acquis des esprits très habiles, nous sommes empêtrés dans des explications, mais il n'y a pas d'intelligence; car pour comprendre le processus total de l'existence, il faut une intégration de l'esprit et du cœur, dans l'action : l'intelligence n'est pas distincte de l'amour.
Pour la plupart d'entre nous, cette révolution intérieure est extrêmement ardue. Nous savons comment on médite, comment on joue du piano, comment on écrit, mais nous n'avons aucune connaissance de l'homme qui médite, qui joue du piano ou qui écrit. Nous ne sommes pas des créateurs car nous avons rempli nos esprits et nos cœurs de connaissances, d'informations et d'arrogance ; nous sommes pleins de citations, nous répétons ce que d'autres ont pensé ou dit. Mais c'est l'expérience personnelle qui prime, et non des descriptions d'expériences. Il faut de l'amour avant qu'il n'y ait l'expression de l'amour.
Il est donc clair que le simple développement de l'intellect, qui consiste à acquérir une capacité ou des connaissances, ne résulte pas en intelligence. Il y a une distinction à faire entre intellect et intelligence. L'intellect est la pensée fonctionnant indépendamment de l'émotion, tandis que l'intelligence est la capacité de sentir aussi bien que de raisonner; et tant que nous n'abordons pas la vie avec intelligence plutôt qu'avec le seul intellect ou la seule émotion, aucun système politique ou éducatif au monde ne peut nous sauver du chaos et de la destruction, r—- Le savoir n'est pas la sagesse, il n'est pas comparable à l'intelligence. La sagesse n'est pas une marchandise qui existe sur le marché et que l'on puisse acheter au prix d'études et de disciplines; elle ne se trouve pas dans des livres; on ne peut pas l'accumuler, l'entreposer dans la mémoire. Elle vient avec l'abnégation du moi. Avoir un esprit ouvert est plus important qu'apprendre; et nous pouvons ouvrir notre esprit, non en le bourrant de connaissances, mais en étant conscients de nos pensées et de nos sentiments, en nous examinant attentivement nous-mêmes, en percevant les influences qui nous entourent, en écoutant les autres, en observant les riches et les pauvres, les puissants et les humbles. La sagesse n'est pas le fruit de la peur et de l'oppression ; elle surgit lorsqu'on observe et comprend les incidents quotidiens, dans les relations humaines.
Notre soif de savoir, notre désir d'acquérir sans cesse quelque chose, nous font perdre l'amour. Nous émoussons notre perception du beau, notre sensibilité à la cruauté. Nous nous spécialisons de plus en plus et sommes de moins en moins intégrés. La sagesse ne peut pas être remplacée par des connaissances et aucune somme d'explications ni aucune accumulation de faits, ne libéreront l'homme de la souffrance. Le savoir est nécessaire, la science a son utilité ; mais si l'esprit et le cœur sont étouffés par les connaissances et si la cause de la souffrance est obnubilée par des explications, la vie devient vaine et n'a plus de sens. Et n'est-ce point cela qui se produit pour la plupart d'entre nous? Notre éducation nous rend de plus en plus creux; elle ne nous aide pas à déterrer les couches profondes de nos êtres; et nos vies deviennent de plus en plus inharmonieuses et vides.
L'information ou connaissance des faits, bien qu'elle augmente constamment, est, par sa nature même, limitée. La sagesse est infinie, elle inclut la connaissance et le processus de l'action; mais nous saisissons une branche et croyons que c'est l'arbre entier. La connaissance d'une partie ne peut jamais nous faire réaliser la joie de la totalité. L'intellect ne peut pas conduire au tout, car il n'en est qu'un fragment, qu'une partie.
Nous avons séparé l'intellect de la sensibilité et l'avons développé à son détriment. Nous

sommes comme des objets à trois pieds dont l'un serait plus long que les deux autres : nous n'avons pas d'équilibre. Nous sommes entraînés à être des intellectuels; notre éducation est faite pour que l'intellect s'aiguise, devienne habile, sache acquérir, de sorte qu'il tienne le rôle principal dans nos vies. L'intelligence est bien supérieure à l'intellect, car elle est l'intégration de la raison et de l'amour. Mais il n'y a d'intelligence qu'en la connaissance de soi, en la profonde compréhension du processus total de soi-même.

Ce qui est essentiel à l'homme, qu'il soit jeune ou vieux, c'est de vivre pleinement, intégralement. Et c'est pour cela que notre problème majeur est la culture de cette intelligence qui suscite l'intégration. L'importance exagérée accordée à une partie de notre structure nous donne une vue partielle, donc déformée de la vie; et c'est cette déformation qui est cause de la plupart de nos difficultés. Tout développement partiel de notre tempérament est nécessairement désastreux pour nous-mêmes et pour la société; il est donc réellement très important que nous abordions nos problèmes humains d'un point de vue intégré.

Être intégré c'est comprendre le processus entier de notre conscience, dans ses régions secrètes comme dans les apparentes. Et cela n'est pas possible, si nous accordons une importance indue à l'intellect : nous nous parons de son aspect brillant, mais intérieurement nous sommes nécessiteux, vides et confus. Cette fausse valeur est la voie de la désintégration, car les idées, comme les croyances, ne peuvent jamais rassembler les hommes qu'en groupes ennemis.

Tant que nous comptons sur l'intellect comme moyen d'intégration, il y a nécessairement désintégration. Et comprendre que l'action désintègre lorsqu'elle se base sur la pensée c'est être conscient des modalités du moi, des procédés de nos désirs. Nous devons être avertis de notre conditionnement et de ses réactions, à la fois collectives et personnelles. Ce n'est que lorsqu'on est pleinement conscient des activités du moi, avec ses désirs et ses poursuites contradictoires, avec ses espoirs et ses craintes, qu'il y a une possibilité d'aller au delà du moi.

Seuls l'amour et une façon juste de penser donneront lieu à une vraie révolution, à celle qui se fera en nous. Mais comment pourrons-nous avoir de l'amour? Pas en poursuivant l'idéal de l'amour, mais lorsqu'il n'y aura plus de haine, plus d'avidité, lorsque le sens du moi, qui est la cause des inimitiés, aura cessé. L'homme embourbé dans les entreprises de l'exploitation, de l'avidité, de l'envie, ne peut jamais aimer.

Si nous sommes sans amour, si nous pensons faux, l'oppression et la cruauté ne cesseront de croître. Le problème des antagonismes humains peut être résolu, non en poursuivant l'idéal de la paix, mais en comprenant les causes des guerres, qui résident dans notre attitude envers la vie, envers nos semblables. Et cette compréhension ne peut se faire jour que par une éducation appropriée. Sans ce changement de cœur, sans cette bonne volonté, sans cette transformation intérieure qu'engendre la lucide perception de soi-même, il ne peut y avoir aucune paix, aucun bonheur pour les hommes.

Chapitre IV - L'éducation et la paix

Pour découvrir le rôle que l'éducation peut jouer dans la crise mondiale actuelle, il nous faut comprendre comment cette crise a pris naissance. Elle est manifestement le résultat de valeurs erronées dans nos relations avec les gens, les possessions et les idées. Si nos relations avec les personnes sont basées sur l'agrandissement de soi, si celles avec les objets sont possessives, la structure de la société ne peut qu'être basée sur la concurrence et nous diviser les uns les autres. Si, dans nos rapports avec les idées, nous justifions une idéologie en opposition à une autre, le résultat inévitable est une méfiance mutuelle et un état d'animosité.

Une autre cause du présent chaos est notre soumission à l'autorité, depuis l'école maternelle et l'université jusque dans notre vie quotidienne. Les leaders et leurs autorités sont facteurs de détérioration dans n'importe quelle culture. Suivre quelqu'un c'est n'avoir pas de compréhension ; il n'y a là que crainte et conformité, lesquelles aboutissent à la cruauté des États totalitaires et au dogmatisme des Églises. S'appuyer sur des gouvernements, recourir à des organisations et à des autorités pour cette paix qui doit commencer avec la connaissance de soi, c'est créer un nouveau conflit encore plus grave; et il ne peut y avoir de bonheur durable tant que nous acceptons un ordre social qui comporte des luttes sans fin et un état d'antagonisme entre l'homme et l'homme. Si nous voulons changer les conditions existantes, nous devons d'abord nous transformer nous-mêmes, c'est-à-dire devenir conscients de nos actions, de nos pensées, de nos sentiments dans notre vie quotidienne.

Mais nous ne désirons pas réellement la paix, nous ne voulons pas mettre un terme à l'exploitation, nous n'acceptons pas que l'on s'entremette dans notre avidité ni que l'on modifie l'ordre social actuel. Nous voulons que tout continue comme par le passé, avec peut-être quelques modifications superficielles, et c'est ainsi que les puissants et les fourbes nous régissent inévitablement.

La paix ne s'obtient par aucune idéologie et ne dépend d'aucune législation ; elle ne survient qu'au moment où nous, en tant qu'individus, commençons à comprendre nos propres processus psychologiques. Si, refusant la responsabilité que comporte l'action individuelle, nous attendons qu'un système nous apporte la paix, il ne tarde pas à nous réduire en esclavage.

Lorsque les gouvernements, les dictateurs, le monde des grosses affaires, les puissants hommes d'église, s'apercevront que l'antagonisme croissant entre les hommes les aura menés à un point de destruction trop chaotique pour être rentable, ils pourront nous forcer, par décrets ou par toute autre contrainte, à refouler nos ambitions et contribuer au bien-être de l'humanité. De même que l'éducation que nous recevons aujourd'hui nous pousse à un brutal esprit de compétition, nous serons peut-être un jour contraints de nous respecter les uns les autres et de travailler pour l'humanité dans son ensemble. Mais alors même que nous serions bien nourris, vêtus et logés, nous ne serions pas libérés de nos conflits et de nos antagonismes, lesquels seraient simplement transposés sur un autre plan et deviendraient encore plus diaboliques et dévastateurs. L'action morale et juste est celle que l'on accomplit de plein gré et seule la compréhension peut apporter la paix et le bonheur aux hommes.

Les croyances, les idéologies et les religions organisées nous dressent contre nos voisins ; il y a des conflits, non seulement entre les milieux sociaux, mais au sein de chacun d'eux. Nous devons comprendre que, tant que nous nous identifierons à un pays, tant que nous nous accrocherons à une sécurité, tant que nous serons conditionnés par des dogmes, il y aura des conflits et des souffrances à la fois en nous-mêmes et dans le monde.

Et c'est toute la question du patriotisme qui se pose ensuite. Quels sont les moments où nous nous sentons patriotes? Ce n'est évidemment pas une émotion de tous les jours. Mais nous sommes assidûment poussés à la ressentir par les livres de classe, les

journaux et d'autres organes de propagande, qui stimulent l'égocentrisme racial en encensant les héros nationaux et en nous répétant que notre pays et notre façon de vivre sont meilleurs que les autres. Cet esprit patriotique nourrit notre vanité, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse.

L'assertion constamment répétée que nous appartenons à un certain groupe politique ou religieux, que nous sommes de telle nation ou de telle autre, flatte nos petits egos, les enfle comme des voiles, jusqu'à ce que nous soyons prêts à tuer ou à être tués pour notre pays, notre race ou notre idéologie. Tout cela est si stupide et si peu naturel! Car les êtres humains sont bien plus importants que les frontières nationales ou idéologiques.

L'esprit nationaliste de mésintelligence se propage partout comme le feu. Le patriotisme est cultivé et adroitement exploité par ceux qui recherchent un surcroît d'expansion, un surplus de pouvoir, une augmentation de richesse, et chacun de nous participe à ce processus, car nous aussi voulons tout cela. La conquête de terres et de peuples procure de nouveaux marchés pour les produits ainsi que pour les idéologies politiques et religieuses.

Il nous faut observer ces expressions de la violence et de la haine avec un esprit dépourvu de préjugés, qui ne s'identifie à aucun pays, aucune race, aucune idéologie, mais qui essaye de découvrir la vérité. Il y a de la joie à voir une chose clairement sans être influencé par les notions et les affirmations des autres, fussent-ils des gouvernants, des spécialistes ou des érudits. Aussitôt que nous voyons que le patriotisme est un obstacle au bonheur de l'homme, nous n'avons plus à lutter contre cette fausse émotion: elle nous a quittés pour toujours.

Le nationalisme, l'esprit patriotique, la conscience de classe ou de race, sont les modalités de l'ego, donc des facteurs de division. Après tout, une nation est-elle autre chose qu'un groupe d'individus vivant ensemble pour des raisons économiques et de protection personnelle? La peur et un sens à la fois d'acquisition et d'auto-protection engendrent l'idée de « mon pays » avec ses frontières, ses barrières douanières qui rendent impossibles la fraternité et l'unité humaines.

Le désir d'acquérir et de conserver, la soif de nous identifier à quelque chose de plus grand que nous, engendrent l'esprit de nationalisme. Et celui-ci provoque des guerres. Dans chaque pays, les dirigeants, appuyés par les Églises, encouragent la vanité nationale et l'esprit de division. Le nationalisme est une maladie ; il ne pourra jamais instaurer l'unité du monde. La maladie n'est pas une étape vers la santé: c'est la guérison qu'il nous faut.

C'est parce que nous sommes nationalistes, toujours prêts à défendre nos États souverains, nos croyances et nos acquisitions, que nous sommes perpétuellement armés. Les richesses et les idées sont devenues plus importantes pour nous que les vies humaines, de sorte que l'inimitié et la violence sont notre état constant. En soutenant la souveraineté de notre pays nous sommes en train de détruire nos fils ; en rendant un culte à l'État, lequel n'est qu'une projection de nous-mêmes, nous sommes en train de sacrifier nos enfants pour une satisfaction personnelle. Le nationalisme et les États souverains sont les causes et les instruments de la guerre.

Nos institutions sociales actuelles ne peuvent pas évoluer vers une fédération mondiale, car leurs fondements mêmes sont mauvais. Les parlements et les systèmes d'éducation qui sont en faveur d'une souveraineté nationale et insistent sur l'importance du groupe ne mettront jamais fin à la guerre. Chaque groupe séparément, avec ses gouvernements et ses gouvernés, est une source de conflits. Tant que nous ne modifierons pas radicalement les relations actuelles entre l'homme et l'homme, le progrès industriel mènera à la confusion et deviendra un instrument de destruction et de misères ; tant qu'existeront la violence et la tyrannie, la duperie et la propagande, la fraternité humaine ne sera pas réalisée.

L'enseignement qui ne forme que de merveilleux ingénieurs, des hommes de science brillants, des chefs d'entreprises capables, des ouvriers habiles, ne pourra jamais unir

les oppresseurs et les opprimés ; et nous pouvons voir que notre système d'éducation, qui encourage les nombreuses causes de querelles et de haine entre êtres humains, n'a pas empêché les assassinats de masses qui ont eu lieu au nom d'un pays ou de Dieu.
Les religions organisées, avec leurs autorités temporelles et spirituelles, sont toutes également incapables de donner la paix à l'homme, car elles aussi sont le produit de l'ignorance et de la peur, de nos illusions et de notre égoïsme.
Aspirant à la sécurité, ici-bas ou dans l'au-delà, nous créons des institutions et des idéologies qui nous la garantissent ; mais plus nous luttons pour l'avoir, moins nous l'aurons. Le désir d'être en sécurité ne fait que créer des divisions et exacerber les antagonismes. Si nous comprenons profondément cette vérité, non pas verbalement ou intellectuellement, mais avec tout notre être, nous commençons à modifier radicalement nos relations avec nos semblables, dans notre entourage immédiat, et alors seulement nous pouvons réaliser l'unité et la fraternité.
Consumés par des peurs de toutes sortes, nous sommes, en général, fort soucieux de notre sécurité. Nous espérons que, par quelque miracle, il n'y aura plus de guerres, alors que nous ne cessons d'accuser d'autres groupes nationaux d'être des fauteurs de guerres, cependant qu'eux-mêmes, à leur tour, nous accusent d'être responsables des désastres. Bien que la guerre soit si manifestement nocive à la société, nous nous y préparons et insufflons aux jeunes l'esprit militaire.
Mais l'instruction militaire a-t-elle sa place dans l'éducation? Tout dépend de ce que nous voulons que deviennent nos enfants. Si nous désirons en faire des tueurs très habiles, un entraînement militaire est indispensable. Si nous voulons les discipliner et enrégimenter leurs esprits, si notre but est de les rendre nationalistes et par conséquent irresponsables envers la société dans son ensemble, l'instruction militaire est une bonne façon d'y parvenir. Si nous aimons la mort et la destruction, la discipline militaire est évidemment importante. La fonction des généraux est de concevoir et d'exécuter des plans de guerre ; et si notre intention est de nous battre constamment entre nous ainsi que de livrer bataille à nos voisins, n'hésitons pas: ayons un nombre encore plus grand de généraux.
Si nous ne vivons que pour entretenir des luttes sans fin en nous-mêmes et contre les autres ; si notre désir est de perpétuer l'épanchement de sang et les malheurs ; ayons alors plus de soldats, plus de politiciens, plus d'ennemis. Et c'est exactement ce que nous faisons. La civilisation moderne est basée sur la violence ; elle fait donc la cour à la mort. Tant que nous rendrons un culte à la force, la violence sera dans nos mœurs. Mais si nous voulons la paix ; si nous voulons des relations saines entre les hommes, qu'ils soient chrétiens ou hindous, russes ou américains ; si nous voulons que nos enfants soient des êtres humains intégrés ; l'entraînement militaire est un obstacle infranchissable, une façon erronée de s'y prendre.
Une des principales causes de haines et de discordes est la croyance qu'une classe ou une race particulière est supérieure à une autre. L'enfant n'a pas une conscience de classe ou de race ; c'est son milieu familial ou scolaire, ou tous les deux à la fois, qui lui inculquent le sens du particulier. Il lui importe peu, à lui, que son camarade de jeux soit nègre ou juif, brahmane ou non-brahmane, mais la pression de toute la structure sociale influe constamment sur son esprit, l'affecte et le façonne.
Ici encore le problème n'est pas l'enfant, mais les adultes qui ont créé un milieu de fausses valeurs et de particularités, qui n'a pas de sens.
Quelle base réelle avons-nous pour différencier les êtres humains? Nos corps peuvent être différents de structure et de couleur et nos visages dissemblables, mais sous la peau nous nous ressemblons beaucoup ; orgueilleux, ambitieux, envieux, violents, sensuels, aspirant au pouvoir... Retirez les étiquettes et nous demeurons très nus ; mais nous ne voulons pas affronter notre nudité, et insistons par conséquent sur l'étiquette - ce qui indique combien peu mûrs, combien réellement enfantins nous sommes.
Pour permettre à l'enfant de mûrir libre de préjugés, l'on doit d'abord démolir les

préjugés que l'on a soi-même, et ensuite ceux du milieu - ce qui veut dire briser la structure de cette société frivole que nous avons créée. A la maison, nous pouvons dire à l'enfant combien il est absurde d'avoir une conscience de classe ou de race et il sera probablement de notre avis, mais lorsqu'il ira à l'école, et jouera avec d'autres enfants, il sera contaminé par l'esprit de division. Et cela peut se produire en sens inverse: la famille peut avoir un esprit traditionnel, étroit, et l'école avoir l'esprit plus large. Dans les deux cas, il y a conflit entre le milieu familial et le milieu scolaire, et l'enfant le subit.
Pour élever sainement un enfant, pour développer sa sensibilité au point qu'elle lui permette de voir à travers ces stupides préjugés, nous devons établir avec lui des rapports très étroits, aborder tous les sujets, lui permettre d'assister à des conversations intelligentes, encourager son esprit de curiosité et de mécontentement (qu'il possède déjà) et l'aider ainsi à découvrir par lui-même le vrai et le faux.
La constante recherche et le vrai mécontentement engendrent l'intelligence ; mais les maintenir en éveil est extrêmement ardu, car la plupart des personnes ne veulent pas que leurs enfants aient cette sorte d'intelligence: il est très gênant de vivre avec une personne qui ne fait que mettre en doute les valeurs établies.
Le contrôle de l'enseignement par l'État est une calamité. Il n'y a aucun espoir d'établir la paix et l'ordre dans le monde, tant que l'éducation est au service des États ou des Églises. Et pourtant les gouvernements s'occupent de plus en plus des enfants et de leur avenir, et lorsqu'ils ne le font pas, ce sont les religions organisées qui assument le rôle de l'éducateur.
Ce conditionnement de l'esprit de l'enfant en vue de l'adapter à une idéologie particulière, politique ou religieuse, cultive l'inimitié entre l'homme et l'homme. Dans une société établie sur l'esprit de compétition, il ne peut y avoir de fraternité ; et aucune réforme, aucune dictature, aucune méthode éducative ne l'engendrera.
Tant que vous demeurerez néo-zélandais et moi hindou, il sera absurde de parler de l'unité de l'homme. Comment pouvons-nous nous rencontrer en tant qu'êtres humains si vous dans votre pays et moi dans le mien conservons nos préjugés religieux respectifs et nos comportements différents dans la question économique? Comment peut-il y avoir fraternité tant que le patriotisme sépare l'homme de l'homme, que des millions de personnes sont dans le besoin et d'autres dans l'abondance? Comment l'unité humaine peut-elle exister tant que des croyances nous divisent, que certains groupes exercent sur d'autres leur domination, que les riches sont puissants et les pauvres avides de cette même puissance, que les terres sont mal distribuées, que certains sont bien nourris et des multitudes souffrent de la faim?
Une de nos difficultés est que nous ne sommes pas tout à fait déterminés à changer cet état de choses, parce que nous ne voulons pas que nos vies soient bouleversées. Nous préférons modifier la société dans la mesure où cela nous serait avantageux et ainsi nous ne nous préoccupons guère de notre vide intérieur et de notre cruauté.
Pouvons-nous parvenir à la paix par la violence? La paix peut-elle s'obtenir graduellement, par le lent processus du temps? L'amour n'est certes pas affaire d'entraînement ou de temps. Les deux dernières guerres ont été, je crois,, un combat pour la démocratie ; et maintenant nous nous préparons à une guerre plus vaste et plus destructrice et il y a moins de liberté qu'avant. Mais qu'arriverait-il si nous nous débarrassions des obstacles qui barrent la route à l'intelligence, tels que l'autorité, les croyances, le. nationalisme et tout l'esprit hiérarchique? Nous serions des personnes ne subissant le joug d'aucune autorité, c'est-à-dire des êtres humains en rapports directs les uns avec les autres, et alors, peut-être, y aurait-il de l'amour et de la compassion.
Ce qui est essentiel dans l'éducation, comme en tout autre domaine, c'est d'avoir des personnes compréhensives et affectueuses, dont les cœurs ne sont pas remplis de phrases vides, de constructions de l'esprit.
Si nous considérons que le bonheur de vivre vaut que l'on y mette de la réflexion, du soin, de l'affection, il est très important que nous nous connaissions nous-mêmes. Et si

nous désirons bâtir une société vraiment éclairée, il nous faut des éducateurs qui comprennent ce qu'est l'intégration et soient par conséquent capables de transmettre cette compréhension à l'enfant. Ils devraient être ainsi un danger pour la structure actuelle de la société et, d'ailleurs, l'éducateur qui, percevant la pleine signification de la paix, commencerait à montrer à l'enfant tout ce qu'implique le nationalisme et la stupidité de la guerre, perdrait vite sa situation. Sachant cela, la plupart des éducateurs s'en tiennent à un compromis et, de ce fait, contribuent au maintien du système d'exploitation et de violence en vigueur.

Pour découvrir la vérité, il est d'abord nécessaire d'être libéré des conflits habituels qui ont lieu à la fois dans l'individu et entre lui et le monde extérieur. Lorsque nous ne sommes plus en état de conflit intérieurement, nous ne le sommes plus extérieurement. C'est le conflit intérieur qui, projeté à l'extérieur, devient mondial.

La guerre est la projection spectaculaire et sanglante de notre vie quotidienne. C'est un précipité de nos vies de tous les jours. Et sans une transformation de nous-mêmes il y aura forcément toujours des antagonismes nationaux et raciaux, de puériles querelles idéologiques, une multiplication de soldats, les saluts aux drapeaux et les brutalités sans nombre qui concourent à créer le meurtre organisé.

L'éducation dans le monde entier a fait faillite, elle a produit des destructions et des misères de plus en plus grandes. Les gouvernements sont en train de dresser les jeunes à devenir les soldats et les techniciens dont ils ont besoin ; l'enrégimentement et les préjugés sont imposés et entretenus. Prenant ces faits en considération, nous devons nous interroger sur le sens de l'existence, ainsi que sur la signification et le but de nos vies. Il nous faut découvrir des moyens bénéfiques pour créer un nouveau milieu ; car le milieu peut faire de l'enfant une brute, un spécialiste insensible, ou l'aider à devenir un être humain sensible. Il nous faut créer un gouvernement mondial qui sera radicalement différent de tous ceux que nous avons, qui ne sera pas basé sur le nationalisme, sur des idéologies, sur la force.

Tout cela exige que nous comprenions notre responsabilité les uns envers les autres, dans nos relations mutuelles. Il faut de l'amour dans nos cœurs ; nous n'avons pas besoin de tant d'érudition et de savoir. Plus grand sera notre amour, plus profonde sera son influence sur la société. Mais nous sommes tout cerveau et privés de cœur ; nous cultivons l'intellect et méprisons l'humilité. Si nous aimions réellement nos enfants, nous voudrions les sauver et les protéger, nous ne permettrions pas qu'ils soient sacrifiés dans des guerres.

Je crois qu'en réalité nous voulons des armes ; nous aimons le spectacle de la force militaire, les uniformes, les rituels, les boissons, le bruit, la violence. Notre vie quotidienne est le reflet en miniature de cette même brutalité superficielle et nous nous détruisons les uns les autres par envie et irréflexion.

Nous voulons être riches ; et plus nous le sommes, plus nous devenons brutaux, même lorsqu'il nous arrive de donner de grosses sommes d'argent à des œuvres de charité et d'éducation. Ayant volé la victime, nous lui rendons un petit peu du butin et appelons cela de la philanthropie. Je ne sais pas si nous nous rendons compte des catastrophes que nous préparons. Nous vivons chaque journée aussi rapidement et aussi superficiellement que possible, et abandonnons aux gouvernements, aux politiciens rusés la direction de nos vies.

Tous les États souverains doivent nécessairement nous préparer à la guerre ; et aucun de nous ne peut dire que son propre gouvernement soit une exception. Pour que ses citoyens soient de bons guerriers, pour les préparer à faire efficacement leur devoir, l'État doit, c'est évident, les régenter et exercer son pouvoir sur eux. Ils doivent être entraînés à se comporter comme des machines, à être efficients sans pitié. Si le but et la fin de nos vies est de détruire et d'être détruits, l'éducation doit absolument encourager la brutalité ; et je ne suis pas du tout sûr que ce n'est pas cela que nous désirons dans notre for intérieur car la brutalité va de pair avec le culte du succès.

L’état souverain ne veut pas que ses citoyens soient libres, qu'ils pensent par eux-mêmes. Il les domine donc par tous les moyens possibles, propagande, interprétations historiques déformées, etc. Voilà pourquoi l'éducation consiste de plus en plus à enseigner « quoi penser » et non « comment penser ». Si notre pensée était indépendante du système politique en vigueur, nous serions dangereux ; des institutions libres pourraient former des pacifistes ou des hommes dont la pensée serait contraire au régime.

Une éducation libérant l'homme est évidemment un danger pour les États souverains ; aussi lui barre-t-on le chemin par des moyens grossiers ou subtils. L'enseignement et le pain contrôlés par une minorité sont devenus le moyen de soumettre l'homme ; et nous n'existons pour les gouvernements, qu'ils soient de gauche ou de droite, qu'en tant que machines à produire des marchandises et des obus.

Or, le fait que tout cela est en train de se produire dans le monde entier veut dire que nous, qui sommes des citoyens et des éducateurs, et responsables des gouvernements que nous avons, ne nous soucions pas réellement de la liberté ou de la servitude, de la paix ou de la guerre, du bien-être ou de la misère des hommes. Nous voulons bien de quelque petite réforme par-ci par-là, mais la plupart d'entre nous ont peur de jeter bas la société actuelle et de bâtir une structure entièrement nouvelle, car ceci exigerait une transformation radicale de nous-mêmes.

D'un autre côté, il y a ceux qui cherchent à provoquer une révolution violente. Ayant contribué à construire l'ordre social tel qu'il est, avec ses conflits, sa confusion, ses misères, ils désirent maintenant organiser une société parfaite. Mais tels que nous sommes est-il en notre pouvoir d'organiser une société parfaite, lorsque c'est à notre image que nous avons engendré celle-ci? Croire que la paix puisse s'obtenir par la violence c'est sacrifier le présent à un idéal futur ; et cette recherche d'une fin juste par des moyens faux est une des causes du désastre actuel.

L'extension et la prédominance des valeurs sensorielles Créent nécessairement le poison du nationalisme, des frontières économiques, des États souverains et de l'esprit patriotique. Ce poison exclut toute coopération et corrompt les relations humaines, c'est-à-dire la société. La société est l'ensemble des relations entre « moi » et « l'autre » ; et si nous ne comprenons pas profondément ces relations, non seulement à un de leurs niveaux mais intégralement, en tant que processus total, nous ne pouvons que reconstituer une structure sociale analogue, à peine modifiée superficiellement.

Si nous devons changer radicalement les relations humaines qui ont apporté au monde des souffrances indicibles, notre seule et unique tâche est de nous transformer par la connaissance de nous-mêmes. Et ainsi nous revenons au point central, qui est l'individu. Mais nous éludons ce point et rejetons la responsabilité sur les gouvernements, les religions, les idéologies. Le gouvernement est ce que nous sommes ; les religions et les idéologies ne sont que nos projections ; et tant que nous ne changerons pas, il n'y aura pas d'éducation dans le vrai sens, ni de paix.

La sécurité extérieure pour tous ne s'instaurera que par l'amour et l'intelligence. Et puisque nous avons créé un monde de conflits et de misères où la sécurité extérieure est rapidement en train de devenir impossible pour qui que ce soit, est-ce que cela n'indique pas l'inutilité totale de l'éducation passée et présente? En tant que parents et éducateurs notre tâche est de rompre avec la pensée traditionnelle au lieu de nous appuyer sur des experts et leurs conclusions. L'efficience technique nous a donné une certaine capacité de gagner de l'agent, et c'est pour cela qu'un certain nombre d'entre nous sont satisfaits de la structure sociale actuelle ; mais ce qui importe c'est une éducation et une façon de vivre et de gagner sa vie, basées sur des valeurs vraies.

Plus nous sommes irresponsables en ces matières, plus l'État assume de responsabilités. Nous sommes en face non pas d'une crise politique et économique mais d'une crise de détérioration humaine qu'aucun parti politique et qu'aucun système économique ne pourront éviter.

Un nouveau désastre, plus grand que les précédents est dangereusement près de nous et la plupart des personnes l'attendent sans rien faire. Nous' vivons, un jour après l'autre, exactement comme nous avons toujours vécu ; nous ne voulons pas nous dépouiller de nos fausses valeurs et recommencer à zéro. Nous voulons des réformes de replâtrage qui ne mèneront qu'à de nouveaux problèmes de réformes. Mais l'édifice s'écroule, les murs cèdent de partout et le feu est en train de le détruire. Il nous faut abandonner l'édifice et recommencer sur un nouveau terrain, avec de nouvelles fondations et des valeurs différentes.

Nous ne pouvons pas négliger les connaissances techniques mais nous pouvons être intérieurement conscients de notre laideur, de notre brutalité, de nos tricheries, de notre malhonnêteté, de notre manque total d'amour. Ce n'est qu'en nous libérant intelligemment de l'esprit de nationalisme, de l'envie et de la soif de puissance que nous pourrons établir un nouvel ordre social.

La paix ne s'obtient pas par des réformes de surface ni par un simple réajustement de vieilles idées et de superstitions II ne peut y avoir de paix que si nous comprenons ce qui réside au delà du superficiel et arrêtons ainsi la vague de destruction qui déferle, poussée par notre agressivité et nos peurs ; et alors seulement y aura-t-il de l'espoir pour nos enfants et un salut pour le monde.

Chapitre V - L'école

La vraie éducation a pour but la liberté individuelle qui seule peut établir une coopération entre l'individu et la collectivité. Mais cette liberté ne s'obtient pas en enflant l'importance de la personnalité, en poursuivant le succès: elle est engendrée par la connaissance de soi, lorsque l'esprit va au-dessus et au delà des barrières qu'il a accumulées autour de lui pour satisfaire sa soif de sécurité.

La fonction de l'éducation est d'aider chaque individu à découvrir tous ces obstacles psychologiques et non pas de lui imposer de nouveaux modèles à imiter, de nouveaux systèmes de pensée. De telles contraintes n'éveilleront jamais l'intelligence, la compréhension créatrice, mais conditionneront l'individu davantage. C'est, en fait, ce qui se produit dans le monde entier, et c'est pour cela que nos problèmes continuent à se multiplier.

Il n'y a de vraie éducation que lorsqu'on commence à comprendre la signification profonde de la vie humaine. Mais l'esprit, pour comprendre, doit intelligemment se libérer de toute notion de récompense, laquelle engendre la peur et l'imitation. Si nous considérons nos enfants comme des possessions personnelles, s'ils sont, pour nous, le prolongement de nos mesquines personnalités et l'assouvissement de nos ambitions, nous construisons un milieu, une structure sociale privés d'amour et ne reflétant que notre poursuite d'avantages égocentriques.

Une école qui réussit très bien dans le sens mondain est le plus souvent une faillite en tant que centre d'éducation. Une importante et florissante institution où des centaines d'enfants sont élevés ensemble, avec tout ce qu'elle comporte de mise en scène et de succès tapageurs peut produire des employés de banques, des as du commerce ou de l'industrie, des commissaires, bref des personnes superficielles et très capables techniquement ; mais il n'y a d'espoir qu'en des individus intégrés que seules de petites institutions peuvent former. Voilà pourquoi il est beaucoup plus important d'avoir des écoles comportant un petit nombre d'enfants et dispensant une éducation réelle que de mettre en pratique les meilleures et les plus récentes méthodes, dans des institutions énormes.

Malheureusement, une des causes de notre confusion et de nos difficultés est l'idée que nous devons opérer à très grande échelle: l'on veut des institutions importantes dans des édifices imposants, même si elles ne correspondent pas à ce que devraient être des centres éducatifs, parce qu'on veut transformer ou influencer ce que l'on appelle les masses.

Mais qui sont les masses? Vous et moi. Ne nous égarons pas dans l'idée que les masses doivent recevoir un enseignement complet. Considérer les masses est une façon d'éluder l'action immédiate. L'éducation dans le vrai sens de ce mot deviendra universelle si nous commençons par l'immédiat, si nous sommes conscients de la vraie nature de nos rapports avec nos enfants, nos parents et nos voisins. Notre seule action à l'intérieur du milieu où nous vivons, du monde de notre famille et de nos amis, aura une influence et un effet qui se propageront.

En étant pleinement conscients de nos pensées et de nos sentiments dans nos échanges avec nos divers mondes de relations, nous découvrirons nos confusions et nos limitations que nous ignorons actuellement ; nous les comprendrons et, de ce fait, les dissoudrons. Sans cette lucidité et la connaissance dé soi qu'elle entraîne, toute réforme, dans n'importe quel enseignement ou dans d'autres domaines, ne conduit qu'à des antagonismes et des souffrances.

En bâtissant d'énormes institutions et en employant des éducateurs qui dépendent d'un système au lieu d'être attentifs à examiner leurs propres rapports avec chaque élève individuellement, nous ne faisons qu'encourager l'accumulation de faits, le développement de capacités et l'habitude de penser mécaniquement ; mais rien de tout cela, évidemment, n'aide l'élève à devenir un être humain intégré. Des systèmes peuvent

avoir une utilité limitée, entre les mains d'éducateurs vigilants et réfléchis ; mais ils n'éveillent pas l'intelligence. Il est cependant étrange que des mots tels que « système », « institution », aient acquis une telle importance pour nous. Les symboles ont pris la place de la réalité et nous en sommes heureux car la réalité dérange tandis que les ombres réconfortent.

Par l'instruction de la masse, on ne peut rien accomplir qui ait une valeur fondamentale. Il faut au contraire soigneusement étudier et comprendre les difficultés, les tendances et les capacités de chaque enfant. Et ceux qui, étant d'accord sur ce point, désirent sérieusement se comprendre eux-mêmes et guider la jeune génération, devraient se réunir et fonder des écoles dont le rôle serait vital pour l'enfant car il y apprendrait à s'intégrer et à devenir intelligent. Pour faire démarrer de telles écoles il n'est pas nécessaire d'attendre des fonds: chacun peut être un véritable éducateur chez soi et les occasions se présenteront aux plus diligents.

Les personnes qui aiment leurs enfants et ceux de leur entourage et qui, par conséquent, sont sérieuses dans leurs intentions, veilleront à ce qu'une école telle qu'elles l'entendent s'installe quelque part, au coin de la rue ou dans leurs propres maisons. Alors l'argent viendra - c'est l'aspect le moins important du problème. Une petite école ainsi entendue est évidemment difficile à faire vivre du point de vue économique ; elle a toutefois plus besoin de dévouement que d'un gros compte en banque. L'argent corrompt invariablement s'il n'y a pas d'amour et de compréhension. Mais s'il s'agit d'une école qui en vaut vraiment la peine, l'aide nécessaire sera trouvée. Lorsque existe l'amour de l'enfant, toutes choses deviennent possibles.

Tant que c'est l'institution qui prime, l'enfant ne compte pas. Le vrai éducateur s'attache à l'individu et non à évaluer le nombre de ses élèves ; il peut alors, aidé de quelques parents, décider de se consacrer à une école petite mais d'importance vitale. Mais il doit avoir de l'enthousiasme: s'il n'est que tiède son institution sera comme n'importe quelle autre.

Si les parents aiment vraiment leurs enfants, il s'emploieront à obtenir une législation leur permettant de fonder de petites écoles ayant un personnel adéquat ; et ils ne se laisseront pas décourager du fait que les petites écoles sont chères et les vrais éducateurs difficiles à trouver.

Ils devront toutefois savoir d'avance qu'ils rencontreront une forte opposition provenant des puissances d'argent, des États et des Églises, car de telles écoles ne manqueront pas d'être profondément révolutionnaires. La vraie révolution n'est pas de celles qui sont sanglantes: elle se produit par le développement de l'intégration et de l'intelligence en des individus qui, par leur vie même, produiront des changements radicaux dans la société.

Mais il est de la plus haute importance que tous les membres du corps enseignant, dans une école de ce genre, soient des personnes réunies de plein gré, sans avoir été persuadées de le faire ni choisies ; car l'affranchissement des valeurs mondaines, librement consenti, est la seule base possible d'un véritable centre éducatif. Si les éducateurs doivent s'aider mutuellement et aider leurs élèves à comprendre les vraies valeurs, il faut que se produise, dans leurs rapports réciproques, une constante et vive prise de conscience.

Dans l'isolement d'une petite école, on peut avoir tendance à oublier le monde extérieur avec ses conflits toujours plus aigus, ses destructions et ses douleurs. Ce monde n'est pas distinct de nous. Au contraire, nous en faisons partie, car c'est nous qui l'avons fait tel qu'il est ; et c'est pour cela que le premier pas vers une profonde modification de la structure sociale est la mise en œuvre d'une éducation éclairée.

C'est cette éducation là et non pas des idéologies, des leaders ou des révolutions économiques qui apportera une solution durable à nos problèmes et à nos misères. Voir la vérité de ce fait n'est pas affaire de persuasion intellectuelle ou émotionnelle ni d'argumentation habile.

Si le noyau du personnel d'une telle école est dévoué et vitalement intéressé à l'œuvre entreprise, il attirera d'autres éducateurs ayant le. même but ; et ceux qui ne s'y intéresseront pas se sentiront rapidement étrangers. Si le centre est activement fécond, les indifférents s'en détacheront rapidement, mais si le centre est indifférent, le groupe entier sera incertain et vacillant.
Le centre ne peut pas être constitué par le seul directeur de l'école. L'enthousiasme qui ne dépend que d'une personne n'est pas durable ; il est superficiel, sans consistance ni valeur, car il peut être détourné au service d'une autre personne et de ses fantaisies. Si le directeur est autoritaire, il est clair que l'esprit de liberté et de coopération ne peuvent pas exister. Un caractère fort peut fonder une école de premier ordre, mais la crainte et la sujétion finissent pas s'y introduire et ce qui se produit alors en général c'est que le reste du personnel se compose de nullités. Un tel groupe n'est pas une source de liberté individuelle et de compréhension. Le personnel ne devrait pas être sous la domination du directeur et celui-ci ne devrait pas assumer toute la responsabilité ; au contraire, chaque professeur devrait se sentir responsable de l'ensemble. Si seuls quelques-uns sont vitalement intéressés, l'indifférence, l'opposition de tous les autres entravera et enfin paralysera l'effort général.
On peut douter qu'une école puisse être dirigée sans une autorité centrale ; mais on ne peut pas vraiment le savoir, car cela n'a jamais été tenté. Il est certain que dans un groupe de vrais éducateurs le problème de l'autorité ne se posera jamais. Lorsque tous s'appliquent à être libres et intelligents, la coopération devient possible à tous les échelons. Pour les personnes qui ne se sont pas consacrées totalement et de façon durable à la tâche de la vraie éducation, la suppression de l'autorité centrale peut sembler une théorie impossible à mettre en pratique. Mais ceux qui se sont voués à cette tâche n'ont aucunement besoin d'être poussés, stimulés ou dirigés. Un maître intelligent est souple dans l'exercice de ses capacités ; il essaye d'être libre individuellement, respecte les règlements et considère que sa tâche est de s'occuper de tout ce qui intéresse l'école en général. L'intérêt profond pour ce que l'on fait est le début de la capacité ; l'un et l'autre sont renforcés par l'application.
La personne qui ne comprendrait pas les implications psychologiques de l'obéissance mais déciderait simplement de ne pas obéir à l'autorité se trouverait rapidement dans un état de confusion. Cette confusion ne serait pas due à l'absence d'autorité mais à un manque d'intérêt profond et mutuel en matière d'éducation. Si l'intérêt est réel, il en résulte, de la part de chaque membre du corps enseignant, un ajustement constant et réfléchi aux exigences et aux nécessités d'une école en train de fonctionner. Dans toute relation, les heurts et les malentendus sont inévitables ; mais ils deviennent excessifs lorsque manque le lien amical de l'intérêt commun.
Il faut une franche et entière coopération entre tous les membres du personnel de l'école. Ils devraient se réunir souvent et discuter des différents problèmes de l'institution. Une fois l'accord établi sur la marche à suivre, il ne devrait plus surgir de difficultés quant à sa mise en application. Lorsqu'une décision prise à la majorité n'est pas approuvée par un des membres, elle peut être remise en discussion à la réunion suivante.
Aucun professeur ne devrait craindre le directeur et celui-ci ne devrait pas se laisser intimider par les professeurs plus anciens. Une heureuse entente n'est possible que lorsque règne un sentiment de parfaite égalité entre tous, car il ne peut y avoir de réelle coopération tant qu'existent un sens de supériorité et d'infériorité. S'il y a confiance réciproque, les difficultés et les malentendus ne seront pas étouffés mais affrontés, et l'entente rétablie.
Si les professeurs ne sont pas sûrs de leur vocation et de l'intérêt qu'ils portent à leur travail, il y aura toujours, dans leurs rapports mutuels, de la jalousie et de l'antagonisme ; ils gaspilleront leur énergie à des vétilles ; tandis que les irritations et les désagréments se dissipent vite lorsque le corps enseignant est plein d'ardeur. Alors les détails qui

s'amplifient si souvent sont ramenés à leur proportion normale, les querelles et les conflits apparaissent vains et nuisibles, et les discussions permettent à chacun de savoir ce qu'il faut faire et non qui a raison.
Les malentendus devraient toujours être examinés par ceux qui travaillent ensemble dans un but commun, car ces discussions permettent de dissiper la confusion qui peut exister dans les esprits. Un intérêt unique et profond entraîne la franchise et la camaraderie ; tandis que, s'il fait défaut, des professeurs peuvent coopérer superficiellement à leur avantage mutuel mais il existera toujours entre eux des conflits et de l'inimitié.
D'autres facteurs peuvent également causer des rivalités entre les membres d'un personnel: un professeur peut être surmené, un autre avoir des soucis personnels ou familiaux, et d'autres encore n'être que médiocrement intéressés par ce qu'ils font. Mais de telles difficultés peuvent certainement être résolues au cours des réunions des professeurs, car une tâche assumée en commun engendre la coopération. Il est évident que rien de vital n'est créé si quelques-uns font tout et les autres se laissent remorquer.
Une distribution égale du travail donne des loisirs à tous, et il est évident que chacun doit en avoir. Un professeur surmené devient un problème pour lui-même et pour les autres. Une tension excessive rend indolent et apathique, surtout si l'on n'aime pas assez ce que l'on fait. Au cours d'une activité physique ou mentale constante, il est impossible de récupérer ses forces. Mais la question des loisirs peut être réglée d'une façon amicale, acceptable pour tous.
Ce qui constitue le loisir diffère pour chaque individu. Pour les uns, que leur travail passionne, ce travail même est loisir ; l'action qui absorbe, telle que l'étude, est une forme de repos. Pour d'autres, la détente peut être synonyme de retraite dans la solitude.
L'éducateur doit pouvoir disposer d'une partie de son temps, il n'assumera donc la responsabilité que du petit nombre d'élèves dont il pourra facilement se charger. Des rapports directs et profonds entre l'enfant et le maître sont impossibles lorsque ce dernier est écrasé par une charge trop lourde.
Une autre raison encore qui milite en faveur des petites écoles est la nécessité évidente d'avoir un nombre très limité d'élèves dans une classe, de façon que l'éducateur puisse accorder son attention à chacun d'eux. Lorsque le groupe est trop grand, il n'y parvient pas et alors les récompenses et les punitions deviennent un moyen commode d'imposer la discipline.
L'éducation dans le vrai sens de ce mot n'est pas possible « en masse ». Pour étudier chaque enfant, il faut de la patience, de la vivacité et de l'intelligence. Pour observer ses tendances, ses aptitudes, son tempérament, pour comprendre ses difficultés, pour connaître son hérédité, les influences de son milieu et ne pas simplement le considérer comme appartenant à une certaine catégorie, il faut un esprit vif et souple, que n'encombrent ni systèmes ni préjugés. Il faut de l'habileté, un vif intérêt pour l'enfant et surtout un sentiment d'affection pour lui. Mais une des plus graves difficultés de notre époque est de former des éducateurs ayant ces qualités.
La pensée et la liberté individuelles devraient prévaloir à toute heure, à l'école: il ne s'agit pas d'invoquer de temps en temps « la liberté », « l'intelligence » en prononçant leurs noms et de s'en remettre au hasard pour les voir apparaître.
Il est particulièrement important que les élèves et les professeurs se réunissent régulièrement pour discuter de toutes les questions concernant le bien-être de tous. Un comité d'élèves devrait être formé, où les professeurs seraient représentés, qui aplanirait tous les problèmes concernant la discipline, l'hygiène, la nourriture, etc., et qui pourrait en outre aider et guider des élèves paresseux, indifférents ou obstinés.
Les élèves devraient choisir entre eux ceux qui se chargeraient de la responsabilité d'appliquer les décisions prises et de coopérer à la surveillance générale. Après tout, l'autarcie à l'école est une préparation à une vie autarcique. Si, pendant qu'il est à l'école,

l'enfant apprend à être déférent, impersonnel et intelligent au cours des discussions concernant ses problèmes quotidiens, lorsqu'il sera plus âgé il saura aborder utilement et sans passion les épreuves plus lourdes et plus complexes de la vie. L'école devrait encourager les enfants à comprendre les difficultés, les particularités, les caractères et les changements d'humeur des autres ; ainsi, en devenant adultes, ils seront patients et pleins d'égards dans leurs relations avec autrui.
Le même esprit de liberté et la même intelligence devraient apparaître dans l'étude. Si l'enfant doit développer son sens créateur on ne doit pas l'encourager à accepter des formules et des conclusions. Même dans l'étude des sciences on devrait raisonner avec lui, l'aider à voir le problème dans son ensemble et à se servir de son propre jugement.
Mais que doit-on penser de l'orientation? Doit-elle exister en aucune façon? Tout dépend de ce que l'on entend par là. Si l'éducateur a éliminé de son cœur toute crainte ainsi que tout désir de domination, il peut aider l'enfant à s'orienter vers une compréhension créatrice et vers la liberté ; mais s'il a en lui un désir, conscient ou inconscient, de le diriger vers un but particulier, il entrave évidemment son développement. Orienter vers un objectif que l'on a posé soi-même ou que d'autres imposent, c'est étouffer la faculté de créer.
Si le maître prend à cœur la liberté de l'individu et non ses propres préjugés, il aidera l'enfant à découvrir cette liberté en l'encourageant à comprendre son milieu, son propre tempérament, et toutes les influences qui peuvent l'affecter et agir sur lui, provenant de son monde religieux et familial. Si l'amour et la liberté résident dans lès cœurs des maîtres, ceux-ci aborderont chaque élève en tenant compte de ses besoins et de ses difficultés ; ainsi l'enfant ne deviendra pas un automate, fonctionnant selon des méthodes et des formules, mais un être humain spontané, toujours sur le qui-vive et en état d'observation.
Une éducation valable doit aussi aider l'élève à découvrir son principal centre d'intérêt. S'il ne trouve pas sa vraie vocation, toute sa vie lui semblera gaspillée ; il se sentira frustré parce qu'il n'aimera pas son travail. S'il veut être un artiste et devient un employé de bureau il passera sa vie à se plaindre et à dépérir. Il est donc important que chacun sache ce qu'il a envie de faire et décide si cela en vaut la peine. Un garçon peut avoir envie d'être soldat, mais avant qu'il embrasse la carrière militaire on devra l'aider à se faire une opinion quant à l'effet, nocif ou bienfaisant pour l'ensemble de l'humanité, que peut avoir cette vocation. Ainsi, l'éducation devrait non seulement aider l'élève à développer ses capacités et à savoir où réside son intérêt majeur, mais dans un monde déchiré par les guerres, les destructions et la misère, il devrait être capable de construire un nouvel ordre social et d'instaurer une nouvelle façon de vivre.
La tâche de donner naissance à une société pacifique et éclairée repose principalement sur l'éducateur et il est évident, encore qu'il ne faille pas se laisser emporter par l'émotion à ce sujet, que nous avons là le moyen de contribuer à cette transformation sociale. L'éducation nécessaire à cet effet ne dépend d'aucune législation ni d'aucune méthode ; elle est entre nos mains, entre les mains des parents et des éducateurs.
Si les parents aimaient réellement leurs enfants, ils construiraient une société nouvelle ; mais ils ne les aiment pas assez profondément, et par conséquent ne trouvent pas le temps de se consacrer à ce problème si urgent. Ils ont du temps pour gagner de l'argent, pour se distraire, pour se livrer à tous leurs cultes, mais ils n'en ont pas pour réfléchir à l'éducation qu'il convient de donner à leurs enfants. Ce fait, la plupart des personnes refusent de le voir en face. L'affronter les mènerait peut-être à renoncer à leurs amusements et à leurs distractions, et ils n'ont certainement pas envie de s'en priver. Ils envoient donc leurs enfants dans des écoles quelconques, où les professeurs ne se soucient pas plus d'eux qu'ils ne s'en soucient eux-mêmes. Et pourquoi se donneraient-ils cette peine? Ils ne font ce métier que pour gagner leur vie.
Le monde que nous avons créé est si superficiel, si artificiel, si laid, quand on le regarde derrière le rideau! Mais nous décorons le rideau en espérant que, d'une façon ou d'une

autre, les choses s'arrangeront à peu près. La plupart des personnes, malheureusement, ne prennent la vie au sérieux que lorsqu'il s'agit de gagner de l'argent, d'obtenir du pouvoir, ou de poursuivre des plaisirs charnels. Elles ne veulent pas voir en face les autres faits si complexes de la vie, et c'est pourquoi leurs enfants, lorsqu'ils grandissent, sont aussi peu mûrs et aussi peu intégrés que leurs parents, et ne cessent de lutter contre eux-mêmes et contre le monde.

Nous proclamons si facilement notre amour pour nos enfants! Mais y a-t-il de l'amour dans nos cœurs lorsque nous acceptons les présentes conditions sociales, lorsque nous ne voulons pas transformer radicalement cette société destructrice? Et tant que nous nous adresserons à des spécialistes pour élever nos enfants, cette confusion et cette misère existeront ; car les spécialistes, en ne se souciant que d'une partie et non de la totalité de la vie, ne sont pas intégrés eux-mêmes.

L'enseignement, au lieu d'être la profession la plus honorée et celle qui comporte le plus de responsabilités, est peu considéré et les éducateurs sont cristallisés dans des routines. Ils ne se soucient pas d'intégration et d'intelligence mais s'occupent à donner des informations. Or l'homme qui passe son temps à fournir des informations lorsque le monde s'écroule autour de lui, n'est pas un éducateur.

L'éducateur n'est pas un simple agent de renseignements ; il oriente vers la sagesse, vers la vérité. La vérité est beaucoup plus importante que le maître. La recherche de la vérité est religion. Et la vérité n'est d'aucun pays, d'aucune foi. Elle ne peut être trouvée dans aucun temple, église ou mosquée. Sans cette recherche de la vérité, une société se décompose rapidement. Pour créer une nouvelle société chacun de nous doit être un vrai maître, ce qui veut dire qu'il doit être à la fois le disciple et le maître. Il nous faut nous instruire nous-mêmes.

Si un nouvel ordre social doit être établi, ceux qui n'enseignent que pour gagner un salaire n'ont évidemment pas de place en tant qu'éducateurs. Considérer l'enseignement comme un moyen de gagner sa vie c'est exploiter l'enfance pour un profit personnel. Dans une société éclairée les éducateurs n'auront pas à se préoccuper de leur subsistance: la communauté y pourvoira.

Le vrai éducateur n'est pas celui qui a érigé une organisation impressionnante, ni celui qui s'est fait l'instrument des politiciens, ni celui qui s'est attaché à un idéal, à une croyance ou à un pays. C'est celui qui, étant riche intérieurement, ne demande rien pour lui-même ; il n'est pas ambitieux et ne veut exercer le pouvoir sous aucune forme ; l'éducation, pour lui, n'est pas un moyen d'acquérir une situation ou de l'autorité ; il est donc affranchi des contraintes de la société et des impositions des gouvernements. De tels maîtres ont une place primordiale dans une civilisation éclairée car la vraie culture est basée, non pas sur des ingénieurs et des techniciens, mais sur les éducateurs.

Chapitre VI - Parents et professeurs

La vraie éducation commence par celle de l'éducateur. Il doit se comprendre lui-même et être affranchi des façons de penser stéréotypées. Car son enseignement est à l'image de ce qu'il est. Lorsque l'instruction qu'il a reçue n'a pas une base de vérité, que peut-il enseigner, si ce n'est le savoir mécanique qu'il possède? Le problème, donc, n'est pas l'enfant mais les parents et le maître. Le problème est l'éducation de l'éducateur.

Si nous qui sommes les éducateurs ne nous connaissons pas nous-mêmes, si nous ne comprenons pas nos rapports avec l'enfant mais le bourrons de renseignements pour lui faire ensuite passer des examens, comment pouvons-nous mettre en œuvre un nouvel enseignement? L'élève est là pour être guidé et aidé ; mais si le guide, le maître lui-même est confus, borné, nationaliste, rempli de théories, l'élève le sera aussi et l'éducation qu'il recevra sera une nouvelle source de conflits.

Voir la vérité de ce que je viens de dire c'est comprendre combien il est important de commencer notre œuvre éducative sur nous-mêmes. Nous attacher à notre propre rééducation est beaucoup plus utile que nous faire du souci pour le bien-être futur et la sécurité de notre enfant.

Instruire l'éducateur - le faire pénétrer dans la connaissance de soi-même - est une tâche des plus difficiles, car nous sommes en général cristallisés dans un système de pensée ou une ligne d'action ; nous sommes déjà attachés à quelque idéologie, à une religion, à une norme de conduite. Voilà pourquoi nous enseignons à l'enfant « quoi » penser et non « comment » penser.

En outre, les parents et les maîtres sont absorbés par leurs difficultés personnelles. Riches ou pauvres, ils sont pris par leurs soucis, leurs difficultés de toutes sortes. Ils ne s'attaquent pas à la détérioration sociale et morale actuelle mais se contentent de souhaiter que leurs enfants soient assez bien équipés pour se tirer d'affaire plus tard. Ils se soucient de leur avenir et d'une éducation qui leur permettra d'avoir une situation stable ou de bien se marier.

Contrairement à ce que l'on croit en général, la plupart des parents n'aiment pas leurs enfants, bien qu'ils parlent beaucoup de leur amour pour eux. S'ils les aimaient réellement ils ne donneraient pas tant d'importance à la famille et à la nation par opposition au reste du monde ; ils ne créeraient pas ces divisions sociales et raciales qui causent les guerres et les famines. Il est vraiment extraordinaire que, tandis que la préparation aux métiers d'avocat ou de médecin soit si rigoureuse, n'importe qui peut avoir des enfants sans avoir reçu au préalable un enseignement susceptible de l'éclairer sur cette tâche de première importance.

Souvent la famille, avec ses tendances à se particulariser, encourage le processus de séparation, et devient de ce fait un facteur de détérioration dans la société.

Seuls l'amour et l'intelligence démolissent les murs de l'isolement et alors la famille n'est plus un cercle fermé, elle n'est ni une prison ni un refuge et les parents sont en communion, non seulement avec leurs enfants, mais aussi avec leurs voisins.

Étant absorbés par leurs propres problèmes, de nombreux parents rejettent la responsabilité du bien-être de leurs enfants sur des éducateurs ; il devient alors important que ceux-ci s'occupent également de l'éducation des parents. Ils doivent leur parler ; leur expliquer que le chaos qui règne dans le monde reflète leur propre état de confusion ; ils doivent relever que le progrès scientifique, en soi, ne peut pas produire un changement radical dans les valeurs reçues ; que l'entraînement technique, que l'on appelle aujourd'hui éducation, n'a apporté à l'homme ni la liberté ni le bonheur ; et que conditionner l'enfant en vue de lui faire accepter le monde actuel n'éveille pas son intelligence. Ils leur expliqueront ce qu'ils tentent de faire pour l'enfant et comment ils espèrent y parvenir. Ils éveilleront la confiance des parents, non en usant de l'autorité du spécialiste ayant affaire à un ignorant, mais en leur parlant du tempérament de l'enfant, de ses difficultés, de ses aptitudes, etc.

Si l'éducateur s'intéresse réellement à l'enfant en tant qu'individu, les parents auront confiance en lui. Ce contact permettra au maître d'instruire les parents tout en s'instruisant lui-même et en se faisant instruire. La vraie éducation est ainsi une tâche mutuelle qui exige de la patience, de la considération et de la bienveillance. Dans une communauté éclairée, le corps enseignant devrait étudier de ce point de vue le problème de l'éducation ; des expériences à petite échelle devraient être entreprises à cet effet par les éducateurs et les parents.

Les parents se demandent-ils pourquoi ils ont des enfants? Est-ce pour perpétuer leurs noms, pour sauvegarder leurs possessions? Les veulent-ils pour leur plaisir, pour satisfaire leurs besoins sentimentaux? Dans tous ces cas, les enfants ne sont que les projections des désirs et des craintes de leurs parents.

Les parents peuvent-ils prétendre aimer leurs enfants lorsque, en les élevant mal, ils entretiennent l'envie, l'animosité, l'ambition? Est-ce l'amour qui stimule les antagonismes nationaux et raciaux d'où surgissent les guerres, les destructions, les ruines? Est-ce lui qui dresse l'homme contre l'homme au nom de religions et d'idéologies?

De nombreux parents orientent leurs enfants vers des conflits, non seulement en leur permettant de se soumettre à un enseignement erroné, mais par la façon dont ils dirigent leurs propres vies. Et ensuite, lorsque l'enfant grandit et souffre, ils prient pour lui ou trouvent des excuses à sa conduite. La souffrance des parents pour leurs enfants est une forme possessive de complaisance envers eux-mêmes, qui n'existe que lorsqu'il n'y a pas d'amour.

Les parents qui aiment leurs enfants ne sont pas nationalistes ; ils ne s'identifient à aucun pays ; car le culte de l'État engendre la guerre qui tuera ou mutilera leurs fils. Les parents qui aiment leurs enfants savent comment se comporter par rapport aux possessions ; car l'avidité a donné à celles-ci une valeur fausse et énorme qui est en train de détruire le monde. Les parents qui aiment leurs enfants n'appartiennent à aucune religion organisée ; car les dogmes et les croyances ont divisé les hommes en groupements ennemis ; ils ont engendré l'inimitié entre l'homme et l'homme. Les parents qui aiment leurs enfants rejettent l'envie et les querelles, et se mettent à la tâche de changer radicalement la structure sociale actuelle.

Nous voulons que nos enfants soient puissants, qu'ils aient des situations plus importantes et meilleures, qu'ils obtiennent de plus en plus de succès ; il n'y a donc pas d'amour dans nos cœurs ; car le culte du succès suscite des conflits et des misères. Aimer son enfant c'est être en complète communion avec lui ; c'est lui assurer une éducation qui l'aidera à être sensible, intelligent et intégré.

La première chose que l'on doit se demander lorsqu'on décide de se consacrer à l'éducation, c'est ce qu'on entend au juste par enseignement. Enseignera-t-on les sujets habituels de la façon habituelle? Veut-on conditionner l'enfant pour en faire un rouage dans la machine sociale, ou, au contraire, veut-on l'aider à être un être humain créateur, intégré, un danger pour les fausses valeurs? Et si l'on doit aider l'élève à examiner et à comprendre les valeurs et les influences qui l'entourent - et dont il fait partie - ne doit-on pas en être conscient soi-même? L'aveugle peut-il aider les autres à atteindre l'autre rive?

L'éducateur, c'est évident, doit commencer par être constamment sur le qui-vive, intensément conscient de ses pensées et de ses sentiments, lucide quant à la façon dont il est conditionné, et comprendre le sens de ses activités et de ses réactions. C'est de cette vigilante observation que naît l'intelligence, et, avec elle, une radicale transformation dans les rapports avec les gens et les choses.

L'intelligence n'a rien de commun avec l'habileté à passer des examens: c'est une perception spontanée, qui rend l'homme fort et libre. Pour l'éveiller chez un enfant, nous devons commencer par savoir en quoi elle consiste. Car comment pouvons-nous demander à l'enfant d'être intelligent si nous sommes bornés de mille façons? Le

problème ne réside pas seulement dans les difficultés de l'élève, mais aussi dans les nôtres, telles que nos peurs profondes, nos chagrins, les frustrations accumulés en nous et dont nous ne sommes pas libérés. Pour être à même d'aider l'enfant à devenir intelligent, nous devons briser en nous-mêmes ces barrières qui nous rendent atones et incapables de penser.

Comment pouvons-nous montrer à l'enfant la façon de ne pas rechercher la sécurité personnelle si nous-mêmes la poursuivons? Quel espoir y a-t-il pour l'enfant si nous, les parents et les maîtres, ne sommes pas entièrement vulnérables à la vie, si nous érigeons des murs de protection autour de nous? Pour découvrir le vrai sens de cette lutte pour la sécurité, qui provoque tout ce chaos dans le monde, nous devons commencer par éveiller notre propre intelligence en étant conscients de notre processus psychologique ; nous devons commencer par mettre en doute toutes les valeurs qui nous enferment dans leur cercle.

Nous ne devrions pas continuer à nous adapter sans réflexion au moule dans lequel il se trouve que nous avons été élevés. Comment peut-il y avoir une harmonie dans l'individu - donc dans la société - si nous ne nous comprenons pas nous-mêmes? L'éducateur qui ne se comprend pas, qui ne perçoit pas son conditionnement et qui ne se libère pas des valeurs existantes, comment peut-il éveiller l'intelligence de l'enfant? Et s'il ne peut pas l'éveiller, quelle est sa fonction?

Ce n'est qu'en comprenant le processus de notre pensée et de nos sentiments que nous pouvons vraiment aider l'enfant à devenir un être humain libre ; et l'éducateur qui réalise pleinement ce fait acquiert une perception aiguë à la fois de l'enfant et de lui-même.

Peu d'entre nous observent leurs propres pensées et leurs émotions. Si elles sont manifestement hideuses, nous nous efforçons, sans bien les comprendre, de les refouler ou de les rejeter. Nous ne sommes pas tout à fait conscients de nous-mêmes car nos pensées et nos émotions sont stéréotypées, automatiques. Nous nous bornons à étudier certaines matières, et réunir des informations, à essayer de les passer à nos enfants.

Mais aussitôt que nous comprenons l'importance vitale de l'éducation, non seulement nous nous renseignons sur les différentes expériences qui ont été faites à ce sujet dans le monde, mais nous nous formons une idée claire de la façon dont nous abordons toute la question ; nous nous demandons pourquoi et dans quel but nous voulons instruire des enfants et nous-mêmes, quel est le sens de l'existence, des rapports entre l'individu et la société, etc. L'éducateur doit être très lucide quant à ces problèmes et aider l'enfant à découvrir la vérité à leur sujet sans projeter sur lui des façons personnelles ou traditionnelles de voir et de penser. Sachant qu'aucun système politique ou éducatif ne résoudra jamais nos innombrables difficultés sociales, il juge qu'il est plus important de comprendre la façon dont nous abordons ces problèmes que d'étudier les problèmes eux-mêmes.

S'il est impossible d'affranchir les enfants de la peur - peur des parents, du milieu ou de Dieu - tant que l'on en est pas affranchi soi-même, la difficulté est évidemment de trouver, pour les éduquer, des hommes qui ne soient pas la proie de quelque crainte secrète. La peur rétrécit la pensée, limite l'initiative et en outre est contagieuse. L'éducateur en qui réside, même inconsciemment, une peur de n'importe quelle sorte, la transmet à ses élèves, bien que la contamination ne soit pas toujours apparente.

Supposez, par exemple, qu'il redoute l'opinion publique. Il voit que cette peur est absurde mais ne peut pas la surmonter. Que doit-il faire? Il peut au moins se l'avouer et aider ses élèves à comprendre ce qu'est le phénomène de la peur en exposant sa réaction psychologique et en en parlant ouvertement avec eux. Cette approche honnête et sincère les encouragera à se révéler également à eux-mêmes et à s'ouvrir à lui.

Pour enseigner la liberté, l'éducateur doit lui-même être conscient de tout ce qu'implique et de ce que signifie la liberté. Les exemples et les contraintes sous aucune forme ne pourront l'instaurer ; c'est elle au contraire qui préside à la découverte de soi et

à la lucidité intérieure.
L'enfant est influencé par les personnes et les choses qui l'entourent et le bon éducateur l'aidera à prendre conscience de ces influences ainsi que de leur portée réelle. Les vraies valeurs ne sont pas enseignées par l'autorité de la société ou de la tradition ; seule la réflexion individuelle peut les révéler. Nous devons comprendre cela profondément et encourager les jeunes à pénétrer le sens des valeurs individuelles et sociales existantes. Ils devront rechercher, non pas des principes à adopter, mais la vraie valeur de chaque chose. Nous les aiderons donc à ne pas éprouver de peur, c'est-à-dire à s'affranchir de toute domination, de celle du maître, de la famille, de la société, afin qu'en tant qu'individus ils puissent s'épanouir en amour et humanité. En guidant ainsi l'élève sur la voie de la liberté, le maître modifie également ses propres valeurs ; lui aussi commence à se débarrasser du « moi » et du « mien », lui aussi s'épanouit en amour et humanité. Ce processus d'éducation mutuelle crée des rapports entièrement nouveaux entre le maître et l'élève.
La domination et la contrainte de n'importe quelle sorte étant un obstacle direct à la liberté et à l'intelligence, le véritable éducateur n'a ni autorité ni aucune puissance sociale ; il est au delà des édits et des sanctions de la société. Si nous devons aider l'élève à se libérer de ses entraves - qui ont été créées par lui-même et par son milieu - toute forme de contrainte et de domination doit être comprise et rejetée ; et cela n'est guère possible que si l'éducateur, au cours de ce processus, est en train de s'affranchir lui-même. Il commence à voir comment l'acceptation de l'autorité bloque la connaissance de soi, et que courir pour atteindre une utopie promise rend l'esprit absolument incapable de se rendre compte que cette action même, suscitée par le désir de recevoir de l'aide, l'emprisonne dans un cercle sans issue. Le prêtre, le politicien, l'homme de loi, le soldat, sont tous là pour « aider » ; mais ces secours détruisent l'intelligence et la liberté. Laide dont nous avons besoin ne réside pas en dehors de nous-mêmes. Nous n'avons guère besoin de mendier du secours ; il vient lorsque nous ne le recherchons pas, lorsque nous sommes humbles dans notre dévouement à notre travail, et que nous sommes ouverts à la compréhension de nos vicissitudes quotidiennes.
Il nous faut éviter cette soif, consciente ou inconsciente, d'aide et d'encouragement car elle ne peut qu'attirer les résultats désirés, toujours agréables, sous la forme de quelque personne qui nous guide, nous réconforte et nous apaise. Mais cette habitude de s'appuyer sur quelqu'un devient vite un poison en nous ; car dès que nous dépendons de cette personne nous oublions notre intention primitive qui était d'éveiller la liberté et l'intelligence individuelles.
Il est donc essentiel que l'éducateur ne devienne pas une autorité pour ses élèves. L'édifice de l'autorité est une construction dont le processus est à la fois conscient et inconscient. L'élève est incertain, hésitant, et le maître assuré de son savoir, fort de son expérience. Cette certitude et cette force inspirent une grande confiance à l'élève qui ne demande qu'à profiter de cette lumière. Mais celle-ci n'est ni durable ni réelle: le maître qui, consciemment ou inconsciemment met l'élève sous sa dépendance, ne sera jamais pour lui d'un grand secours. Il peut l'écraser par sa science, l'éblouir par sa personnalité, mais il n'est pas un véritable éducateur car ses connaissances et son expérience sont devenues son habitude invétérée, sa sécurité, sa prison, et tant qu'il ne s'en libérera pas, il ne pourra pas aider ses élèves à devenir des êtres humains intégrés.
Le bon éducateur veille constamment à affranchir son enseignement des bibliothèques et des laboratoires ; il prend soin aussi de ne jamais apparaître aux yeux de ses élèves sous l'aspect d'un exemple à suivre, d'un idéal, d'une autorité. S'il aspire à se réaliser en eux, si leur succès est le sien, son enseignement est un prolongement de sa personnalité, nuisible à la connaissance de soi et à la liberté. Le maître doit être conscient de toutes ces difficultés afin que ses élèves soient affranchis, non seulement de son autorité, mais de leurs propres poursuites qui les enfermeraient en eux-mêmes.
Malheureusement, lorsqu'il s'agit de comprendre un problème, la plupart des

professeurs ne considèrent pas l'élève comme un partenaire à égalité: de leur position supérieure ils donnent des indications à l'élève, lequel est bien au-dessous d'eux. De tels rapports ne font qu'intensifier la peur chez l'un et chez l'autre. Quelle est l'origine de cette inégalité? Le maître redoute-t-il d'être mis à jour? Établit-il cette distance pour sauvegarder sa dignité, son importance, sa susceptibilité? Cet isolement hautain n'est certes pas fait pour briser les barrières entre êtres humains. Après tout, l'éducateur et son élève sont en train de s'aider mutuellement à s'instruire.
Toute relation humaine devrait être une éducation réciproque ; et comme l'isolement de protection que fournissent les connaissances, les succès, l'ambition, ne font qu'intensifier l'envie et l'inimitié, le bon éducateur transcende ces mûrs qui l'entourent.
N'étant consacré qu'à la liberté et à l'intégration de l'individu, le vrai éducateur est profondément et réellement religieux. Il n'appartient à aucune secte, à aucune religion organisée ; il est affranchi des croyances et des rituels car il sait que ce ne sont là que des illusions, des fantaisies, des superstitions projetées par les désirs de ceux qui les créent. Il sait que la réalité - ou Dieu -n'entre en existence que lorsqu'il y a connaissance de soi, donc liberté.
Les personnes qui n'ont aucun titre universitaire sont souvent les meilleurs maîtres, car elles ne demandent pas mieux que de faire des expériences. N'étant pas spécialisées, ce qui les intéresse c'est apprendre et comprendre la vie. Pour le vrai maître, l'enseignement n'est pas une technique, c'est son mode de vie ; comme tout grand artiste, il préfère mourir de faim plutôt que de renoncer à son travail créateur. Et ceux qui n'ont pas ce brûlant désir d'enseigner ne devraient pas devenir des éducateurs. Il est de la plus haute importance que l'on découvre si l'on possède ce don et que l'on ne se laisse pas simplement entraîner dans l'enseignement comme moyen de gagner sa vie.
Tant que l'enseignement n'est qu'une profession, un gagne-pain et non une vocation à laquelle on se consacre, il s'établit forcément entre le monde et nous un large fossé: notre vie familiale et notre travail sont séparés et distincts. Tant que l'éducation sera un métier comme un autre, les conflits et les haines entre individus, ainsi qu'entre les différentes classes de la société, seront inévitables ; il y aura toujours plus de compétitions, d'ambitions personnelles, de brutalité dans les poursuites ; et les barrières nationales et raciales, en s'amoncelant, créeront des conflits et des guerres sans fin.
Mais lorsque nous nous consacrons à un enseignement véritable, nous ne créons plus de division entre la maison et l'école car ce qui nous importe partout c'est la liberté et l'intelligence. Les enfants des riches et des pauvres nous intéressent également car nous considérons chaque enfant en sa qualité d'individu, avec son tempérament particulier, son hérédité, ses ambitions, etc. Ce n'est pas une classe sociale déterminée qui nous occupe - celle des puissants ou celle des faibles - mais la liberté et l'intégration de l'individu.
Se consacrer à l'éducation dont je parle doit être une initiative entièrement libre, que n'ont provoquée ni une persuasion venant de l'extérieur, ni l'espoir d'un bénéfice personnel ; et l'on ne doit y trouver aucune des craintes qui accompagnent le désir de parvenir à un résultat, de marquer un succès. S'identifier au succès ou à l'échec d'une école est encore dans le champ des mobiles personnels. Celui qui a la vocation de l'enseignement et qui pense que cette nouvelle façon de l'envisager est vitale pour l'individu, ne se laissera ni détourner ni paralyser par son ambition ou celle d'autrui. Il trouvera le temps et les moyens d'accomplir sa tâche et ne cherchera dans celle-ci ni récompenses, ni honneurs ou célébrité. Et alors tout le reste - famille, sécurité, confort - sera secondaire.
Si ce rôle nous attire réellement, nous veillerons à ne nous laisser satisfaire par aucun système d'éducation, mais à tenir sans cesse présent à l'esprit le fait qu'aucune méthode d'éducation ne peut libérer l'individu. Une méthode ou un système peuvent le conditionner conformément à de nouvelles valeurs mais ne peuvent pas l'affranchir. Nous ne tomberons donc pas dans notre système personnel, que notre esprit aura

toujours tendance à construire. Adopter une façon de se comporter et d'agir est un procédé commode et sûr, et c'est pour cela que l'esprit cherche toujours à se réfugier dans des définitions. Se mettre constamment sur le qui-vive est exténuant, tandis que l'adoption d'une méthode ne demande aucune pensée.
La répétition et l'habitude incitent l'esprit à la paresse ; un choc est alors nécessaire pour le réveiller, choc que nous appelons problème et que nous essayons de résoudre avec nos explications, justifications et condamnations. Celles-ci étant toutes usées jusqu'à ne plus pouvoir servir, nous rendorment. L'esprit est constamment la proie de ce sommeil et le vrai éducateur met fin à cette apathie, non seulement en lui-même, mais aussi chez ses élèves.
Certains pourraient demander: « Comment peut-on devenir un éducateur de cette sorte? » Mais le « comment? » indique un esprit inféodé, timoré, qui recherche un certain avantage, un résultat. L'espoir et l'effort de « devenir » quelque chose ne peuvent qu'inciter l'esprit à se conformer au but souhaité, tandis qu'un esprit libre est constamment en observation, en étude, et, par conséquent en train de s'affranchir de ses barrières protectrices.
La liberté est au commencement de l'action ; ce n'est pas quelque chose qui s'acquiert à la fin. Dès que l'on demande « comment? » on se trouve en face de difficultés insurmontables et l'éducateur qui tient essentiellement à se dédier à ce genre d'enseignement ne posera jamais cette question car il sait qu'il n'existe aucune méthode pour parvenir à être un bon éducateur. Si c'est vital pour lui, il ne cherchera pas une méthode qui lui assure le résultat désiré.
Une méthode quelle qu'elle soit peut-elle nous rendre intelligent? Nous pouvons passer dans une machine à acquérir des titres, etc., mais serions-nous alors des éducateurs, ou les personnifications d'un système? Chercher une récompense, vouloir être considéré comme une autorité en matière d'éducation, c'est se laisser entraîner par le désir de recevoir des louanges ; et, bien qu'il soit agréable parfois de se savoir estimé et encouragé, si l'on dépend de cette satisfaction pour soutenir son intérêt, elle devient une drogue dont on se lasse vite. S'attendre à être apprécié et soutenu est un manque de maturité. Il est évident que pour créer du neuf il faut être activement sur le qui-vive et ne pas perdre son temps à de vaines querelles. Si l'on se sent lésé et que, de ce fait, on perde tant soit peu l'intérêt du travail, l'on doit comprendre qu'en réalité c'est cet intérêt qui fait défaut et cesser d'enseigner.
Mais pourquoi les membres du corps enseignant se détachent-ils si souvent de ce qu'ils font? Qu'est-ce qui cause ce sens de frustration que l'on rencontre si souvent chez eux? Le sens de privation n'est pas dû aux circonstances qui nous obligent à faire ceci ou cela, mais apparaît lorsque nous sommes indécis quant à ce que nous voulons faire. Étant confus, nous nous laissons mener et en fin de compte débarquons dans un terrain qui n'est peut-être pas du tout le nôtre.
Si enseigner est notre vraie vocation, il se peut que nous nous sentions momentanément lésés lorsque nous ne voyons pas comment sortir de la confusion qui règne en ce moment dans l'éducation ; mais aussitôt que nous voyons et comprenons les implications d'un enseignement réel, nous acquérons le dynamisme et l'enthousiasme nécessaires. Ce n'est pas une question de volonté ou de résolution, mais de perception et de compréhension.
Celui pour qui l'enseignement est une vocation et qui sait combien il est important de le baser sur de vraies valeurs, ne peut qu'être un bon éducateur. Il n'a guère besoin, pour cela, d'apprendre une méthode. Le seul fait de comprendre que cette éducation-là est indispensable pour réaliser la liberté de l'intégration des individus, provoque en lui un changement radical. Si l'on se rend compte qu'il ne peut y avoir pour l'homme de paix et de bonheur que par le moyen d'une éducation entièrement neuve, l'on y consacrera sa vie tout naturellement.
L'on enseignera alors, parce que l'on voudra que l'enfant soit riche intérieurement, ce

qui lui permettra d'accorder aux possessions leur vraie valeur. Sans cette richesse intérieure, les objets acquièrent une importance extravagante qui conduit à divers formes de destruction et de misère. L'on enseignera afin d'encourager l'étudiant à trouver sa véritable vocation et à éviter les occupations qui engendrent l'antagonisme des hommes. L'on enseignera pour aider les jeunes dans la voie de la connaissance de soi, sans laquelle il ne peut y avoir ni paix ni bonheur durables. L'enseignement n'est pas un épanouissement de la personnalité du maître mais l'abnégation de soi.
Sans cette éducation dont je parle, l'illusion est prise pour une réalité et dès lors l'individu est constamment en conflit avec lui-même, donc en conflit avec les autres, avec la société. L'on enseignera donc parce que l'on verra que seule la connaissance de soi - et non les dogmes et les rituels des religions organisées - peut engendrer des esprits tranquilles ; et cette création - vérité, Dieu - ne vient en existence que lorsque le « moi », le « mien » sont dépassés.

Chapitre VII - le problème sexuel et le mariage

Comme toutes les autres questions humaines, le problème de nos passions et de nos appétits sexuels est complexe et difficile, et si l'éducateur ne l'a pas exploré profondément lui-même, et n'en a pas vu toutes les implications, comment peut-il aider ceux qu'il a mission d'instruire? Si les parents ou le maître sont eux-mêmes pris dans les remous des passions sexuelles, comment peuvent-ils guider les enfants? Pouvons-nous les éclairer sur un problème que nous ne comprenons pas pleinement? L'éducateur dispensera cet enseignement selon l'état de son esprit: détendu et sans passion ou consumé de désirs.

Pourquoi la question sexuelle est-elle, pour la plupart d'entre nous, un problème plein de confusion et de conflits? Pourquoi est-elle devenue le facteur dominant de nos vies? L'une des raisons principales est que nous ne sommes pas créatifs ; et nous ne le sommes pas, parce que toute notre structure sociale et morale, ainsi que nos méthodes éducatives, sont basées sur le développement de l'intellect. La solution de ce problème sexuel réside dans la compréhension du fait que l'activité intellectuelle n'est pas créatrice. Au contraire, il n'y a création que lorsque l'intellect se tait.

L'intellect, l'esprit ne sait que répéter et se souvenir ; il ne cesse de forger de nouveaux mots et de regrouper les anciens ; et comme, pour la plupart, nous ne sentons et n'éprouvons de contacts avec la vie que d'une façon cérébrale, nous vivons de mots et de répétitions mécaniques. Cela n'est pas être créatifs, évidemment. La seule voie, par conséquent, qui reste ouverte à notre instinct créateur est la voie sexuelle. Mais elle fait partie de l'intellect, et ce qui appartient à l'intellect doit se satisfaire, sans quoi il y a frustration.

Nos pensées, nos vies, sont stériles, creuses, vides. Émotionnellement nous sommes affamés ; religieusement et intellectuellement nous nous répétons avec ennui ; socialement, politiquement, économiquement nous sommes enrégimentés, régentés. Nous ne sommes pas une espèce heureuse, nous ne sommes pas vivants, joyeux ; à la maison, aux affaires, à l'église, à l'école, nous n'éprouvons jamais un état d'être créateur ; il n'y a pas de décharge profonde dans nos pensées et nos actions quotidiennes. Happés et retenus de toute part, l'expérience sexuelle devient la seule échappée libre que nous recherchons encore et encore parce qu'elle offre momentanément cet état de félicité qui accompagne l'absence du moi. Le problème n'est donc pas constitué par la question sexuelle mais par le désir de ressaisir un état de bonheur, d'éprouver et de faire durer un plaisir, sexuel ou autre.

Ce que nous recherchons en réalité c'est cette intense passion de l'oubli de soi, cette identification avec quelque chose en quoi nous pouvons nous abîmer complètement. Parce que le moi est petit, mesquin, et une source de douleur, nous voulons, consciemment ou inconsciemment, nous perdre dans une excitation individuelle ou collective, dans des pensées élevées ou dans quelque grossière sensation.

Lorsque nous cherchons à fuir notre moi, les voies de l'évasion assument une très grande importance et deviennent à leur tour de douloureux problèmes. Tant que nous n'explorerons pas et ne comprendrons pas les obstacles qui s'opposent à une vie créatrice - laquelle survient lorsqu'on se libère du moi - nous ne résoudrons pas le problème sexuel.

Un de ces obstacles est la peur. Et la respectabilité est une manifestation de cette peur. Les personnes respectables et rigidement morales ne sont pas conscientes de la pleine et profonde signification de la vie. Elles sont emmurées dans leur juste dignité et ne peuvent pas voir au delà. Leur morale colorée par leur classe sociale, basée sur des idéologies et des croyances religieuses, n'a aucun rapport avec la réalité ; et lorsqu'elles en ont fait leur refuge elles vivent dans le monde de leur illusion. En dépit de leur morale où elles se complaisent avec tant de satisfaction, les personnes respectables sont, comme les autres, dans la confusion, la misère et l'angoisse.

La peur - qui est le résultat de notre désir de sécurité - nous plonge dans la conformité, l'imitation et la sujétion ; elle nous empêche donc de vivre d'une vie créatrice, c'est-à-dire libre ; et il n'y a de liberté et de création que lorsque l'esprit s'affranchit de ses désirs, et des jouissances qu'ils appellent. Ce n'est qu'en observant nos cœurs et nos esprits avec une attention délicate que nous permettons aux modalités secrètes du désir de se révéler. Plus nous sommes réfléchis et bienveillants, moins les désirs dominent notre esprit. Ce n'est que lorsque l'amour fait défaut que la sensation devient un grave problème.

Pour comprendre ce problème qu'est la recherche de la sensation, nous devons l'aborder non pas d'un seul côté mais sous tous les aspects à la fois, éducatif, religieux, social et moral. Les sensations ont acquis pour nous une importance presque exclusive parce que nous accordons la primauté aux valeurs sensorielles: par les livres, la publicité, le cinéma, et de mille autres façons, leurs différents aspects sont constamment mis en relief. Les mises en scène politiques et religieuses, le théâtre et les autres formes de divertissement, tout nous incite à nous faire stimuler à différents niveaux de notre être ; et nous nous délectons à ces invitations. La sensualité est cultivée de toutes les façons possibles, cependant qu'est maintenu l'idéal de chasteté ; il en résulte une contradiction, laquelle, curieusement, est à son tour un stimulant.

Ce n'est que lorsqu'on comprend la poursuite de la sensation dans son processus - qui constitue une des activités majeures de l'esprit - que le plaisir, l'excitation et la violence cessent d'être un facteur dominant de nos vies. C'est parce que nous n'aimons pas, que la vie sexuelle, la recherche de la sensation, sont devenues un tel problème. Où est l'amour est aussi la chasteté ; mais celui qui s'efforce d'être chaste ne l'est pas. La vertu naît de la liberté, elle vient avec la perception de « ce qui est ».

Lorsque nous sommes jeunes, nous avons de puissants appétits sexuels et beaucoup d'entre nous essayent de les affronter en les dominant et en les disciplinant, car ils pensent que sans un frein d'une sorte ou d'une autre, ils risqueraient de tomber dans une sensualité envahissante. Les Églises se préoccupent énormément de la morale sexuelle mais nous permettent de commettre des actes de violence et des meurtres au nom du patriotisme, de nous complaire dans une habile et égoïste brutalité, de rechercher le pouvoir et le succès. Pourquoi font-elles tant de cas d'un certain chapitre de la morale, et ne condamnent-elles pas l'exploitation, l'avidité et la guerre? N'est-ce point parce que les religions organisées, faisant partie du milieu que nous avons créé, doivent leur existence même à nos peurs et à nos espoirs, à nos jalousies et à notre égocentrisme? Ainsi, dans le domaine religieux, comme dans tous les autres, l'esprit est prisonnier des projections de ses désirs.

Tant que n'existe pas une compréhension profonde du processus entier du désir, l'institution du mariage telle qu'elle existe, en Orient comme en Occident, ne peut pas fournir la réponse au problème sexuel. L'amour n'est pas la conséquence de la signature d'un contrat, et ne s'établit pas non plus sur un échange de plaisir, ni sur une sécurité ou un confort mutuels. Toutes ces choses sont du monde de la raison, de la pensée, et c'est pourquoi l'amour occupe si peu de place dans nos vies. L'amour n'est-pas une chose de l'esprit ; il est entièrement indépendant de la pensée, de ses savants calculs, de ses exigences et de ses réactions de protection. Lorsqu'il y a de l'amour, la question sexuelle n'est jamais un problème ; c'est le manque d'amour qui crée le problème.

Ce sont les entraves et les évasions de l'esprit qui constituent le problème, et non les appétits sexuels ou toute autre donnée spécifique. Et voilà pourquoi il est important de comprendre le processus de l'esprit, ses inclinations et répugnances, ses réactions à la beauté, à la laideur. Nous devrions nous observer nous-mêmes, devenir conscients de la façon dont nous considérons les gens, de la façon dont nous regardons les hommes et les femmes. Nous devrions voir que la famille devient un centre d'isolement et d'activités anti-sociales lorsqu'elle est utilisée comme moyen de se perpétuer soi-même, d'assurer sa propre importance. La famille et les possessions, lorsqu'elles sont centrées sur le moi,

sur ses désirs et ses poursuites - dont la nature est de se rétrécir sans cesse - deviennent des instruments de domination, une source de conflits entre l'individu et la société.
La difficulté, en toutes ces questions humaines, est que nous-mêmes - les parents et les éducateurs - sommes tombés dans une telle lassitude et un tel découragement, que nous sommes dans la confusion et l'angoisse ; la vie nous pèse lourdement et nous aspirons à être réconfortés, à être aimés. Étant pauvres et démunis intérieurement, comment pouvons-nous espérer donner à nos enfants un enseignement valable?
L'on voit ainsi pourquoi le problème majeur n'est pas l'enfant mais l'éducateur ; nos cœurs et nos esprits doivent se purifier avant que nous ne puissions instruire les autres. Si l'éducateur est confus, déformé, perdu dans les méandres de ses propres désirs, comment peut-il dispenser la sagesse ou redresser le chemin d'autrui? Nous ne sommes pas des machines que l'on puisse donner à réparer à des experts ; nous sommes le résultat d'une longue suite d'influences et de contingences, et chacun de nous doit explorer et comprendre la confusion qui est en lui.

Chapitre VIII - Art, beauté et création

Nous essayons presque tous de nous fuir nous-mêmes ; et comme l'art offre un moyen respectable et facile de le faire, il joue un rôle important dans la vie d'un grand nombre de personnes. Le désir de s'évader dans l'oubli de soi fait que les uns s'adonnent à l'art, d'autres à la boisson et d'autres encore à quelque doctrine religieuse fantaisiste.

Lorsque, consciemment ou inconsciemment, nous utilisons un moyen quelconque d'évasion, il devient une drogue pour nous. Se servir d'une personne, d'un poème, de n'importe quoi, comme moyen pour nous soulager de nos tracas et de nos soucis, peut nous enrichir momentanément, mais ne crée que de nouveaux conflits et de nouvelles contradictions dans nos vies.

L'état de création ne peut exister que lorsque les conflits ont cessé, et une éducation valable devrait donc aider l'individu à affronter ses problèmes et à ne pas glorifier les chemins des évasions ; elle devrait l'aider à comprendre et à éliminer les conflits, donc à susciter un état créateur.

L'art divorcé de la vie n'a aucune valeur. Lorsqu'il y a une séparation entre l'art et notre vie quotidienne, un fossé entre notre vie instinctive et nos efforts sur une toile, sur du marbre ou des mots, l'art n'est plus que l'expression de notre désir superficiel de nous évader de la réalité, de « ce qui est ». Jeter un pont sur ce fossé est très ardu, surtout pour les personnes très douées et techniquement habiles ; mais ce n'est que lorsque cette liaison est faite que notre vie s'intègre et que l'art devient une expression de cette intégration.

L'esprit a le pouvoir de créer des mirages ; rechercher l'inspiration sans mettre à jour cette faculté de se décevoir c'est inviter l'illusion. L'inspiration vient lorsque nous nous ouvrons à elle, non lorsque nous la courtisons. Chercher l'inspiration par des stimulants est une tentative décevante. Si l'on n'est pas conscient de la signification de la vie, le don d'expression ne peut qu'exagérer l'importance du moi et de ses désirs. Il tend à isoler l'individu dans son égocentrisme, à lui faire croire qu'il est une entité d'exception, un être supérieur, ce qui cause des maux sans nombre et d'incessants conflits. Le moi est une agglomération d'entités qui s'opposent les unes aux autres ; c'est un champ de bataille de désirs contradictoires, un centre de luttes entre le « mien » et le « non-mien » ; et, tant que nous donnons de l'importance à l'ego, au « moi », au « mien », il y aura de plus en plus de conflits entre nous et le monde.

Un véritable artiste est au delà de la vanité du moi et de ses ambitions. Avoir la faculté de s'exprimer brillamment et être pris dans la mêlée des valeurs temporelles c'est se créer une vie de contradictions et de luttes. Les louanges et l'adulation, lorsqu'on en fait cas, enflent l'ego et détruisent la réceptivité. Le culte du succès, en n'importe quel domaine, est évidemment nuisible à l'intelligence.

Toute expression, tout talent qui tendent à nous isoler, toute identification de la conscience et d'un moi, peuvent être des stimulants mais déforment la sensibilité jusqu'à nous rendre insensibles. La sensibilité s'émousse lorsque le don devient personnel, lorsque l'importance est accordée au « moi », au « mien »: je peins, écris, invente. Mais lorsque nous sommes conscients de chaque mouvement de notre pensée et de notre émotion dans nos rapports avec les gens, les choses et la nature, l'esprit s'ouvre et s'assouplit. Ses désirs et ses poursuites, qu'il mettait en œuvre pour se protéger, ne l'enchaînent plus et, étant affranchis du moi, nous devenons sensibles à la laideur et à la beauté.

Cette sensibilité au laid et au beau n'est pas le fruit d'une dévotion, mais de l'amour, quand nous ne créons plus de conflits en nous. Lorsque nous sommes pauvres intérieurement, nous trouvons du plaisir aux spectacles de la richesse, du pouvoir, de mille choses extérieures. Lorsque nos cœurs sont vides nous collectionnons des objets. Si nous pouvons en acheter, nous en mettons partout autour de nous et y attachons une importance énorme. Et c'est ainsi que nous devenons responsables de beaucoup de

misères et de destructions.
L'esprit d'acquisition n'est pas l'amour de la beauté: il provient du désir de sécurité. Et se sentir en sécurité c'est être insensible. Vouloir être à l'abri engendre la peur ; cela met en œuvre un processus d'isolement qui construit des murailles de résistance autour de nous, lesquelles font obstacle à la sensibilité. Quelque beau que puisse être un objet, il cesse rapidement de nous attirer ; nous nous y habituons, et ce qui était une joie devient une lassitude. La beauté est toujours là mais nous ne sommes plus ouverts à elle: elle a été absorbée dans la monotone existence quotidienne.
Puisque nos cœurs se sont desséchés et que nous avons oublié la bienveillance, nous ne savons plus regarder les étoiles, les arbres, les reflets sur l'eau ; nous avons besoin d'être stimulés par des tableaux, des bijoux, des livres et des divertissements sans nombre. Toujours à la recherche de nouveaux excitants, de nouveaux frissons, nous sommes avides de sensations de plus en plus variées. C'est cette avidité - et ce que nous inventons pour la satisfaire - qui lasse et abêtit l'esprit. Tant que nous recherchons une sensation, le beau et le laid n'ont qu'une signification très superficielle. Il n'y a de joie durable que lorsque nous abordons toute chose avec la fraîcheur d'un esprit tout à fait neuf ; et cela n'est guère possible, tant que nous sommes accrochés à nos désirs. La soif de sensations et de plaisirs nous empêche de percevoir et de sentir le « ce qui est », toujours neuf. Les sensations peuvent s'acheter mais non l'amour du beau.
Lorsque nous sommes conscients du vide de nos esprits et de nos cœurs sans le fuir, sans nous évader dans des stimulants ; lorsque nous sommes ouverts et intensément sensibles ; alors il peut y avoir création ; alors nous pouvons découvrir la joie créatrice. S'attacher à perfectionner le monde extérieur sans comprendre notre monde intérieur c'est inévitablement donner corps aux valeurs qui conduisent l'homme à des destructions et des souffrances.
Apprendre une technique peut nous procurer du travail, mais ne nous rendra pas créateurs ; tandis que, s'il y a de la joie, si le feu créateur est suscité il trouvera le moyen de s'exprimer sans qu'il soit nécessaire d'apprendre une méthode pour cela. Lorsqu'on a vraiment envie d'écrire un poème, on l'écrit ; et si l'on possède une technique, tant mieux ; mais pourquoi donner tant d'importance aux moyens d'expression lorsque l'on n'a rien à dire? Lorsque l'amour est dans nos cœurs, nous ne cherchons pas un moyen d'assembler des mots.
Les grands artistes et les grands écrivains sont sans doute des créateurs, mais nous ne le sommes pas, nous ne sommes que spectateurs. Nous lisons des ouvrages en grande quantité, nous écoutons de la très belle musique, nous contemplons des œuvres d'art, mais nous n'éprouvons pas le contact direct du sublime ; notre sensibilité n'est jamais mise en éveil que par un poème, une peinture, la personnalité d'un saint. Pour chanter, il nous faut avoir un chant dans le cœur ; mais ayant perdu le chant nous courons à la poursuite du chanteur. Sans intermédiaires nous nous sentons perdus ; et pourtant il est indispensable que nous le soyons avant de pouvoir découvrir quoi que ce soit. La découverte est le début de l'état créateur et sans cet état, il n'y a ni paix ni bonheur pour l'homme.
Nous croyons pouvoir vivre d'une vie heureuse et féconde si nous apprenons une méthode, une technique, un style. Mais le bonheur créatif ne surgit que lorsqu'on est riche intérieurement: il n'est l'aboutissement d'aucun système. Se perfectionner (c'est encore une façon d'assurer la sécurité du « moi », du « mien ») n'est ni une action créatrice ni un désir suscité par l'amour du beau. L'état créateur entre en existence lorsque l'on est à tout instant conscient des procédés de l'esprit et des obstacles qu'il ne cesse de dresser devant lui-même.
mais cette connaissance n'est pas un don. L'on peut être créatif sans posséder aucun talent particulier. C'est un état d'être dans lequel les conflits et les souffrances du moi sont absents ; un état dans lequel l'esprit n'est pas prisonnier de ses exigences et de ses poursuites.

Être créatif ce n'est pas simplement produire des poèmes, des statues ou des enfants ; c'est être dans un état où la vérité peut entrer en existence. La vérité naît lorsqu'il y a cessation complète de la pensée ; et la pensée ne disparaît que lorsque le moi est absent, lorsque l'esprit a cessé de créer, c'est-à-dire lorsqu'il n'est plus prisonnier de ses poursuites. Lorsque l'esprit est complètement arrêté sans avoir été forcé de s'immobiliser ou entraîné à la quiétude, lorsqu'il est silencieux parce que le moi est inactif, alors il y a création.

L'amour du beau peut s'exprimer dans une chanson, dans un sourire, ou par le silence ; mais en général nous sommes peu enclins au silence. Nous n'avons pas le temps d'observer les oiseaux, les nuages qui passent, car nous sommes trop affairés par nos désirs et nos plaisirs. Lorsqu'il n'y a pas de beauté dans nos cœurs, comment pouvons-nous éveiller chez les jeunes la vivacité et la faculté de sentir? Nous essayons d'être ouverts à la beauté et parce que nous évitons le spectacle de la laideur nous devenons insensibles. Si nous voulons développer la sensibilité de l'enfant, nous devons être vulnérables à la laideur comme à la beauté et saisir toutes les occasions de l'initier à la joie qu'il a à contempler non seulement les belles choses que l'homme a créées, mais aussi les splendeurs de la nature.

Citations

L'éducation conventionnelle ne nous permet d'atteindre que très difficilement à une pensée indépendante. La conformité mène à la médiocrité.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.1, Delachaux et Niestlé, 1965)

[...] toute réforme engendre la nécessité de nouvelles réformes.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.2, Delachaux et Niestlé, 1965)
Tant que l'éducation ne cultivera pas une vie intégrale de la vie, elle n'aura donc que peu de valeur.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.3, Delachaux et Niestlé, 1965)

Tenter de résoudre les nombreux problèmes de l'existence à leurs niveaux respectifs, isolés tels qu'ils sont dans leurs catégories, indique un manque complet de compréhension.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.4, Delachaux et Niestlé, 1965)

L'instruction ne doit pas être un simple entraînement de l'esprit. Entraîner l'esprit c'est le rendre efficient, ce n'est pas le mener à la plénitude.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.5, Delachaux et Niestlé, 1965)

Comprendre la vie c'est nous comprendre nous-mêmes, et voilà le commencement et la fin de l'éducation.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.6, Delachaux et Niestlé, 1965)

L'intelligence est la capacité de percevoir l'essentiel, le « ce qui est ». Éveiller cette capacité en soi-même et chez les autres, c'est cela l'éducation.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.7, Delachaux et Niestlé, 1965)

L'éducation devrait éveiller la capacité de se percevoir soi-même et non une complaisance pour l'expression de la personnalité.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.8, Delachaux et Niestlé, 1965)

[...] un savoir-faire ne peut jamais engendrer une compréhension créatrice.
L'éducation, de nos jours, est une faillite complète parce qu'elle accorde la primauté à la technique. En lui accordant cette importance excessive, nous détruisons l'homme. Cultiver la capacité et l'efficience sans comprendre la vie, sans avoir une perception compréhensive des démarches de la pensée et des désirs, c'est développer notre brutalité, provoquer les guerres, et, en fin de compte, mettre en péril notre sécurité physique.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.10, Delachaux et Niestlé, 1965)

L'homme qui sait faire éclater l'atome mais qui n'a pas d'amour en son coeur devient un monstre.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.11, Delachaux et Niestlé, 1965)

L'éducation doit aider l'individu à mûrir librement, à s'épanouir en amour et en humanité.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.16, Delachaux et Niestlé, 1965)

C'est parce que nous sommes si desséchés nous-mêmes, si vides et sans amour que nous avons permis aux gouvernements et aux systèmes de s'emparer de l'éducation de nos enfants et de la direction de nos vies ; mais les gouvernements veulent des techniciens

efficients, non des êtres humains, car des êtres vraiment humains deviennent dangereux pour les États et pour les religions organisées. Voilà pourquoi les gouvernements et les Églises cherchent à contrôler l'éducation.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.17, Delachaux et Niestlé, 1965)

L'éducation dans le vrai sens de ce mot consiste à comprendre l'enfant tel qu'il est, sans lui imposer l'image de ce que nous pensons qu'il devrait être.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.19, Delachaux et Niestlé, 1965)

Ce n'est que dans la liberté individuelle que l'amour et l'humain peuvent fleurir ; et seule une éducation basée sur la connaissance de soi peut offrir cette liberté.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.22, Delachaux et Niestlé, 1965)

La discipline est un moyen facile d'avoir l'enfant en main, mais elle ne l'aide pas à comprendre les problèmes que pose la vie. Une certaine forme de contrainte, une discipline comportant des punitions et de récompenses peuvent être nécessaires pour maintenir l'ordre et une tranquillité apparente, lorsqu'un grand nombre d'élèves se trouvent entassés dans une classe ; mais un bon éducateur, n'ayant à s'occuper que d'un petit nombre d'élèves, aurait-il besoin d'un régime d'oppression, poliment intitulé discipline ? Si les classes sont peu nombreuses et que le maître peut accorder toute son attention à chaque enfant, l'observer et l'aider, la contrainte ou la domination ne sont évidemment nécessaires sous aucune forme.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.26, Delachaux et Niestlé, 1965)

C'est l'intelligence qui engendre l'ordre, non la discipline.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.27, Delachaux et Niestlé, 1965)

Le but de l'éducation est d'établir des rapports intelligents, non seulement entre un individu et l'autre, mais aussi entre l'individu et la société en général ; et c'est pourquoi il est essentiel que l'éducation, d'abord et surtout, aide à la fois le maître et l'élève à comprendre leurs propres processus psychologiques.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.28, Delachaux et Niestlé, 1965)

Dès l'instant que nous écartons l'idée d'autorité, nous nous trouvons associés les uns aux autres, et alors la coopération et l'affection mutuelle deviennent possibles.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.30, Delachaux et Niestlé, 1965)

Le véritable problème de l'éducation est l'éducateur.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.30, Delachaux et Niestlé, 1965)

Pour comprendre le sens de la vie, de ses conflits et de ses douleurs, il nous faut penser indépendamment de toute autorité, y compris celle des religions organisées.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.31, Delachaux et Niestlé, 1965)

La vraie religion est pourtant la culture de la liberté dans la recherche de la vérité.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.33, Delachaux et Niestlé, 1965)

La plupart des enfants sont curieux de nature ; ils veulent savoir ; mais leurs questions pressantes sont étouffées par nos assertions pompeuses, notre impatiente supériorité, notre façon négligente de faire taire leur curiosité. Nous n'encourageons pas leur désir de nous interroger, souvent nous redoutons leurs questions ; nous n'alimentons pas leur inquiétude, car nous avons nous-mêmes cessé d'explorer.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.35, Delachaux et Niestlé, 1965)

Se mettre à la remorque d'une personnalité, quelque forte qu'elle soit, ou se laisser attirer par une idéologie, ce ne sont pas là les moyens de créer un monde paisible.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.38, Delachaux et Niestlé, 1965)

Tant que nous prendrons le succès pour but, nous ne serons pas affranchis de la peur, car le désir de réussir engendre inévitablement la crainte d'échouer. Voilà pourquoi l'on ne devrait pas enseigner aux jeunes le culte du succès. La plupart des personnes recherchent le succès sous une forme ou une autre, que ce soit sur un court de tennis, dans le monde des affaires, ou en politique. Nous voulons tous être parmi les premiers, et ce désir ne cesse d'engendrer des conflits en nous-mêmes, ainsi qu'entre nous et nos voisins. Il mène à la compétition, à l'envie, à l'animosité et finalement à la guerre.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.38, Delachaux et Niestlé, 1965)

La maturité n'est pas une question d'âge : elle vient avec la compréhension.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.39, Delachaux et Niestlé, 1965)

Instruire un enfant, c'est l'aider à comprendre la liberté et l'intégration. Pour qu'existe la liberté, il faut de l'ordre, l'ordre que seule la vertu peut réaliser. Quant à l'intégration, elle ne peut se produire que dans l'extrême simplicité. En partant de nos innombrables complexités, nous devons grandir vers la simplicité. Nous devons devenir simples dans notre vie intérieure et dans nos besoins extérieurs.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.40, Delachaux et Niestlé, 1965)

Instruire dans le vrai sens du mot, c'est aider l'étudiant à comprendre son propre processus, dans sa totalité. Car ce n'est que l'intégration de l'esprit et du coeur dans l'action quotidienne qui suscite l'intelligence et une transformation intérieure.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.41, Delachaux et Niestlé, 1965)

Nous devons commencer à comprendre nos relations avec nos semblables, avec la nature, avec les idées et les objets, car, sans cette compréhension, il n'y a pas d'espoir, il n'y a pas d'issue aux conflits et aux misères.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.45, Delachaux et Niestlé, 1965)

Si peu d'entre nous savent aimer ! Par contre, nous sommes très absorbés par les apparences de l'amour.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.45, Delachaux et Niestlé, 1965)

Ce dont nous devons nous rendre compte c'est que nous ne sommes pas seulement conditionnés par le milieu : nous « sommes » le milieu ; nous ne sommes pas une chose différente de lui. Nos pensées et nos réactions sont conditionnées par les valeurs que la société, dont nous sommes partie intégrante, nous a imposées.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.51, Delachaux et Niestlé, 1965)

Le sage n'use pas d'autorité et l'homme qui a de l'autorité n'est pas un sage. La peur sous n'importe quelle forme nous empêche de nous comprendre nous-mêmes et de comprendre nos relations avec le monde.
Suivre une autorité c'est rejeter l'intelligence. Accepter une autorité c'est se soumettre à la domination ; c'est se laisser subjuguer par un individu, un groupe ou une idéologie religieuse ou politique. Et cette sujétion est un déni à soi-même, non seulement d'intelligence mais aussi de liberté.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.55, Delachaux et Niestlé, 1965)

Il faut de l'amour avant qu'il n'y ait l'expression de l'amour.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.61, Delachaux et Niestlé, 1965)

Avoir un esprit ouvert est plus important qu'apprendre ; et nous pouvons ouvrir notre esprit, non en le bourrant de connaissances, mais en étant conscients de nos pensées et de nos sentiments, en nous examinant attentivement nous-mêmes, en percevant les influences qui nous entourent, en écoutant les autres, en observant les riches et les pauvres, les puissants et les humbles. La sagesse n'est pas le fruit de la peur et de l'oppression ; elle surgit lorsqu'on observe et comprend les incidents quotidiens, dans les relations humaines.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.61, Delachaux et Niestlé, 1965)

Les leaders et leurs autorités sont facteurs de détérioration dans n'importe quelle culture. Suivre quelqu'un c'est n'avoir pas de compréhension ; il n'y a là que crainte et conformité, lesquelles aboutissent à la cruauté des États totalitaires et au dogmatisme des Églises.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.65, Delachaux et Niestlé, 1965)

Le nationalisme est une maladie ; il ne pourra jamais instaurer l'unité du monde. La maladie n'est pas une étape vers la santé : c'est la guérison qu'il nous faut.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.69, Delachaux et Niestlé, 1965)

L'enseignement qui ne forme que de merveilleux ingénieurs, des hommes de science brillants, des chefs d'entreprises capables, des ouvriers habiles, ne pourra jamais unir les oppresseurs et les opprimés ; et nous pouvons voir que notre système d'éducation, qui encourage les nombreuses causes de querelles et de haine entre êtres humains, n'a pas empêché les assassinats de masses qui ont eu lieu au nom d'un pays ou de Dieu.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.70, Delachaux et Niestlé, 1965)

Le contrôle de l'enseignement par l'État est une calamité. Il n'y a aucun espoir d'établir la paix et l'ordre dans le monde, tant que l'éducation est au service des États ou des Églises.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.73, Delachaux et Niestlé, 1965)

Dans une société établie sur l'esprit de compétition, il ne peut y avoir de fraternité ; et aucune réforme, aucune dictature, aucune méthode éducative ne l'engendrera.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.74, Delachaux et Niestlé, 1965)

Mais qu'arriverait-il si nous nous débarrassions des obstacles qui barrent la route à l'intelligence, tels que l'autorité, les croyances, le nationalisme et tout esprit hiérarchique ? Nous serions des personnes ne subissant le joug d'aucune autorité, c'est-à-dire des êtres humains en rapports directs les uns avec les autres, et alors, peut-être, y aurait-il de l'amour et de la compassion.
Ce qui est essentiel dans l'éducation, comme en tout autre domaine, c'est d'avoir des personnes compréhensives et affectueuses, dont les coeurs ne sont pas remplis de phrases vides, de constructions de l'esprit.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.75, Delachaux et Niestlé, 1965)

La guerre est la projection spectaculaire et sanglante de notre vie quotidienne. C'est un précipité de nos vies de tous les jours. Et sans une transformation de nous-mêmes, il y aura forcément toujours des antagonismes nationaux et raciaux, de puériles querelles idéologiques, une multiplication de soldats, les saluts aux drapeaux et les brutalités sans nombre qui concourent à créer le meurtre organisé.

(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.76, Delachaux et Niestlé, 1965)

Si nous aimions réellement nos enfants, nous voudrions les sauver et les protéger, nous ne permettrions pas qu'ils soient sacrifiés dans des guerres.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.77, Delachaux et Niestlé, 1965)

[...] la brutalité va de pair avec le culte du succès.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.78, Delachaux et Niestlé, 1965)

L'État souverain ne vaut pas que ses citoyens soient libres, qu'ils pensent par eux-mêmes. Il les domine donc par tous les moyens possibles, propagande, interprétations historiques déformées, etc. Voilà pourquoi l'éducation consiste de plus en plus à enseigner « quoi penser » et non « comment penser ». Si notre pensée était indépendante du système politique en vigueur, nous serions dangereux ; des institutions libres pourraient former des pacifistes ou des hommes dont la pensée serait contraire au régime.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.78, Delachaux et Niestlé, 1965)

Croire que la paix puisse s'obtenir par la violence, c'est sacrifier le présent à un idéal futur ; et cette recherche d'une fin juste par des moyens faux est une des causes du désastre actuel.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.79, Delachaux et Niestlé, 1965)

Il est cependant étrange que des mots tels que « système », « institution », aient acquis une telle importance pour nous. Les symboles ont pris la place de la réalité et nous en sommes heureux car la réalité dérange tandis que les ombres réconfortent.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.84, Delachaux et Niestlé, 1965)

La vraie révolution n'est pas celles qui sont sanglantes : elle se produit par le développement de l'intégration et de l'intelligence en des individus qui, par leur vie même, produiront des changements radicaux dans la société.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.86, Delachaux et Niestlé, 1965)

L'enthousiasme qui ne dépend que d'une seule personne n'est pas durable : il est superficiel, sans connaissance ni valeur, car il peut être détourné au service d'une autre personne et de ses fantaisies.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.87, Delachaux et Niestlé, 1965)

Orienter vers un objectif que l'on a posé soi-même ou que d'autres imposent, c'est étouffer la faculté de créer.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.93, Delachaux et Niestlé, 1965)

Le monde que nous avons créé est si superficiel, si artificiel, si laid, quand on le regarde derrière le rideau ! Mais nous décorons le rideau en espérant que, d'une façon ou d'une autre, les choses s'arrangeront à peu près.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.94, Delachaux et Niestlé, 1965)

L'éducateur n'est pas un simple agent de renseignements : il oriente vers la sagesse, vers la vérité. La vérité est beaucoup plus importante que le maître. La recherche de la vérité est religion. Et la religion n'est d'aucun pays, d'aucune foi.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.95, Delachaux et Niestlé, 1965)

La vraie éducation commence par celle de l'éducateur. Il doit se comprendre lui-même

et être affranchi des façons de penser stéréotypées. Car son enseignement est à l'image de ce qu'il est. Lorsque l'instruction qu'il a reçue n'a pas une base de vérité, que peut-il enseigner, si ce n'est le savoir mécanique qu'il possède ? Le problème, donc, n'est pas l'enfant mais les parents et le maître. Le problème est l'éducation de l'éducateur.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.97, Delachaux et Niestlé, 1965)

Les parents qui aiment leurs enfants ne sont pas nationalistes ; ils ne s'identifient à aucun pays ; car le culte de l'État engendre la guerre qui tuera ou mutilera leurs fils. Les parents qui aiment leurs enfants savent comment se comporter par rapport aux possessions ; car l'avidité a donné à celles-ci une valeur fausse et énorme qui est en train de détruire le monde. Les parents qui aiment leurs enfants n'appartiennent à aucune religion organisée ; car les dogmes et les croyances ont divisé les hommes en groupements ennemis ; ils ont engendré l'inimitié entre l'homme et l'homme. Les parents qui aiment leurs enfants rejettent l'envie et les querelles, et se mettent à la tâche de changer radicalement la structure sociale actuelle.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.100, Delachaux et Niestlé, 1965)

Le prêtre, le politicien, l'homme de loi, le soldat, sont tous là pour « aider » ; mais ces secours détruisent l'intelligence et la liberté.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.106, Delachaux et Niestlé, 1965)

Toute relation humaine devrait être une éducation réciproque ; et comme l'isolement de protection que fournissent les connaissances, les succès, l'ambition, ne font qu'intensifier l'envie et l'inimitié, le bon éducateur transcende ces murs qui l'entourent.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.107, Delachaux et Niestlé, 1965)

S'attendre à être apprécié et soutenu est un manque de maturité.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.111, Delachaux et Niestlé, 1965)

Ainsi, dans le domaine religieux, comme dans tous les autres, l'esprit est prisonnier des projections de ses désirs.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.118, Delachaux et Niestlé, 1965)

Être créatif ce n'est pas simplement produire des poèmes, des statues ou des enfants ; c'est être dans un état où la vérité peut entrer en existence. La vérité naît lorsqu'il y a cessation complète de la pensée ; et la pensée ne disparaît que lorsque le moi est absent, lorsque l'esprit a cessé de créer, c'est-à-dire lorsqu'il n'est plus prisonnier de ses poursuites. Lorsque l'esprit est complètement arrêté sans avoir été forcé de s'immobiliser ou entraîné à la quiétude, lorsqu'il est silencieux parce que le moi est inactif, alors il y a création.
(De l'Éducation, trad. Carlo Suarès, p.125, Delachaux et Niestlé, 1965)